

REGARD

REVUE FRANCOPHONE DE ROUMANIE

www.regard.ro

La *littérature* *roumaine*

Regard 67
15 octobre - 15 décembre 2014
12 lei





Regard 67 15 octobre - 15 décembre 2014

LENTEMENT

Lentement il défait l'emballage du sucre posé au bord de la tasse à café. Plonge le petit carré blanc dans le liquide noir, prend la cuillère et remue. Un son doux s'en dégage, une berceuse monocorde. L'homme a environ soixante-dix ans. Bien coiffé, chemise impeccable, veste en velours, il est seul à la table du bistrot qui fait l'angle, juste devant la vitre. A sa gauche, le journal du jour. Après deux gorgées, il le déplie et commence à lire. Autre lieu, autre saison... Lentement elle choisit quelques pommes sur l'étalage, son sac de provisions autour du bras. C'est le début du marché, il est sept heures du matin. L'air est frais mais le soleil déjà chaleureux. Elle a environ quatre-vingt ans. Grand châle bleu sur les épaules, chignon de cheveux blancs, robe à fleurs assorti au châle. Deux scènes de vie quelconques, deux personnes âgées visibles tous les jours, n'importe où, n'importe quand. Qui ne gênent pas, n'empêchent rien, sont juste là, quelques secondes, le temps de les apercevoir peut-être. Avant qu'elles ne partent. Lentement.

Laurent Couderc

RENCONTRE

Nicolae-Victor Zamfir 4

SOCIETE

Dans le rouge 8
Pas de fleurs en campagne 12
Déportés et exterminés, eux aussi 20

A LA UNE

La littérature roumaine 24

ECONOMIE

Le pas trébuchant 40
Graine à cœur 42
Fort contrevent 48

HORS FRONTIERES

Digne, malgré tout 54
Petit joyau bulgare 58
Autour de Maidan 61

CULTURE

Belle ouverture 64
Cannes à Bucarest 66
Statue avec statut 72

Couverture : Sorina Vasilescu

Caché des regards indiscrets, l'Institut national de physique et d'ingénierie nucléaire (IFIN) se trouve un peu à l'écart du centre de Măgurele, au milieu d'un petit bois d'une circonférence presque parfaite, planté artificiellement il y a 65 ans. C'est ici que sera construit le fameux laser ELI-NP. Aux commandes du projet, Nicolae-Victor Zamfir, directeur de l'IFIN.

AUX CONFINS DE *la physique*

Après une longue et fructueuse carrière de chercheur aux Etats-unis, Nicolae-Victor Zamfir est devenu en 2004 le directeur de l'Institut national de physique et d'ingénierie nucléaire (IFIN) de Măgurele, situé à une dizaine de kilomètres au sud de Bucarest. C'est à ce titre qu'il a pris la direction du projet ELI-NP (Extreme Light Infrastructure – Nuclear Physics), plus connu sous le nom de laser le plus puissant au monde.

Regard : Qu'est-ce que le projet ELI-NP ?

Nicolae-Victor Zamfir : L'histoire d'ELI-NP est très courte pour un projet d'infrastructure scientifique de recherche. Elle commence il y a huit ans avec l'idée d'un groupe de scientifiques européens conduit par le Français Gérard Mourou. Petite parenthèse, Gérard Mourou a découvert il y a 30 ans la modalité d'augmenter pratiquement jusqu'à l'infini la puissance d'un laser. Ce groupe de scientifiques a réussi à porter cette idée sur la liste des mégaprojets scientifiques européens. Celle-ci en contenait 36 dans tous les domaines scientifiques. A l'époque, le laser imaginé était mille fois plus puissant que tous les autres lasers qui existaient. Depuis, la puissance des lasers dans le monde a augmenté ; ceux qui seront construits à Măgurele, car il y en aura deux, auront chacun une puissance de dix petawatts, et ne seront donc plus que dix fois plus puissants que le reste. Mais pour bien se rendre compte de ce que signifie cette différence, on peut faire une comparaison avec un train. Augmenter dix fois la vitesse d'une locomotive qui roule à 20 km/h, c'est assez facile. Mais si elle roule à 200 km/h, alors cela devient plus compliqué. La

construction de ces deux lasers est tellement nouvelle qu'à l'heure actuelle, nous n'avons pas encore toutes les solutions aux problèmes qu'elle pose.

Le projet prévoit également la construction d'un faisceau de rayons gamma...

Effectivement, c'est quelque chose de plus abstrait que les lasers et on en a moins entendu parler dans les médias. Un rayon gamma est une radiation électromagnétique et il appartient, comme les lasers, à la famille de la lumière. Mais il est invisible. Ces rayons sont très utilisés pour les études de physique nucléaire. Ce qui sera extraordinaire ici, c'est à la fois son intensité – il sera un million de fois plus puissant que tout ce qui existe actuellement – mais aussi la précision du réglage de son énergie.

Concrètement, comment construit-on de tels équipements ?

Le projet a quatre composantes de base. La construction civile, les deux lasers, le faisceau gamma, et enfin les expériences qui en découleront. Ces quatre parties sont toutes aussi importantes

les unes que les autres. Les critères que doit remplir la construction civile ont déjà posé de nombreux problèmes, aussi bien au maître-d'œuvre qu'au constructeur. Le chantier a commencé l'année dernière en juin, et devrait se terminer l'été prochain. Les lasers sont eux aussi déjà en construction. Un contrat a été signé l'année dernière, en juillet, avec Thales Optronics France et Thales Systems Romania. Les différents composants sont fabriqués en France et seront transportés à Măgurele l'année prochaine pour être assemblés et testés ici. Le tout sera fini en 2017. Quant au système gamma, sa construction a débuté au mois de mars de cette année. Il est réalisé par un consortium européen, EuroGamaS, qui comprend des instituts de recherche et des sociétés de haute technologie de huit pays européens. On peut dire que ce consortium réunit toute l'expertise européenne dans le domaine. Le faisceau de rayons gamma sera prêt en 2018.

Et la quatrième composante, celle des expériences ?

C'est la première chose à laquelle nous avons pensé. Dès que la candidature de la Roumanie a été approuvée



pour le projet ELI-NP, nous avons fait appel aux physiciens du monde entier. C'était tellement nouveau qu'il a fallu se demander ce qu'on allait pouvoir rechercher avec des outils aussi performants. A la suite de conférences et de rencontres, nous avons rédigé un livre blanc contenant toutes les idées de recherches scientifiques. C'est sur la base de ce livre blanc que nous avons fait l'étude de faisabilité qui a ensuite servi de base pour le dossier d'application envoyé à l'UE.

Vous ne savez donc pas encore précisément ce que vous allez rechercher ?

Les expériences qui sont proposées dans ce livre blanc sont aujourd'hui en train d'être traduites en projets techniques. Ceux-ci seront prêts à la fin de l'année pour être débattus par la communauté scientifique internationale dans le cadre d'un symposium à Măgurele, où chacun pourra donner son avis. Il s'agit d'une pratique usuelle dans le monde scientifique avant d'approuver de grands projets. Puis nous enverrons les projets à une expertise extérieure, composée de

scientifiques qui n'y ont pas pris part. Ils devront répondre à deux questions : est-ce faisable, et cela mérite-t-il d'être fait ? Ils constitueront ensuite une liste de priorités des expériences. Enfin, au milieu de l'année prochaine, un conseil consultatif international, formé de vingt et une personnalités scientifiques du monde entier, approuvera formellement le tout. Nous allons donc passer par toutes les modalités de discussion et d'approbation avant de savoir ce que nous testerons avec ces nouveaux outils.

Avez-vous tout de même une petite idée de ce que vous allez découvrir grâce à ELI-NP ?

Les recherches scientifiques qui seront menées sont décrites dans leurs grandes lignes dans le livre blanc. Mais vous savez, dans l'histoire des découvertes scientifiques, il y a toujours eu de grandes différences entre ce qui a été imaginé avant de faire les expériences et ce qui a été réellement découvert. Il est donc difficile de faire ce genre de prévisions. Ce qui est sûr, c'est que nous découvrirons bien plus de choses

que celles auxquelles nous nous attendons. Et pourquoi pas de nouvelles lois physiques.

« *Nous découvrirons bien plus de choses que celles auxquelles nous nous attendons. Et pourquoi pas de nouvelles lois physiques*

Au niveau institutionnel, que représente ELI-NP ?

C'est un projet financé par des fonds européens et nationaux dont le bénéficiaire est l'IFIN. Mais étant donné son importance, il deviendra une entité séparée et indépendante. L'IFIN est déjà grand puisqu'il compte plus de 700 salariés dont 500 chercheurs. Nous n'avons pas voulu transférer automatiquement les chercheurs de l'IFIN ou d'autres centres scientifiques de Roumanie dans le projet ELI-NP, car chaque institut possède sa propre stratégie et il ne faut pas la dérégler. Et puis comme dit le proverbe rou-

main, deux sabres n'entrent pas dans le même fourreau. En parallèle à la construction proprement dite de ELI-NP, nous devons donc mettre sur pied une nouvelle institution.

Avec une nouvelle équipe de chercheurs...

Oui, c'est ce que nous sommes en train de faire. En 2018, nous devons en avoir plus de 200. Les postes ont déjà été annoncés dans le monde entier par le biais des canaux habituels pour ce type de projet. Nous avons reçu à ce jour plus de 500 candidatures et une cinquantaine de scientifiques ont déjà été choisis. Chaque semaine, nous continuons d'avoir des entretiens.

Qui sont-ils et d'où viennent-ils ?

Je pourrais les classer en trois catégories, pour le moment. La plus nombreuse est celle des Roumains qui travaillent dans divers laboratoires internationaux. Certains viennent de terminer leur doctorat, d'autres sont des chercheurs confirmés qui décident de rentrer au pays. Après, nous avons environ 10% de Roumains qui viennent des différents instituts de recherche de

Roumanie. Et enfin, il y a les étrangers. Nous avons deux Japonais, des Indiens, des Français, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Chinois...

Pouvez-vous nous dire deux mots sur l'IFIN de Măgurele ?

Il a été construit il y a 65 ans. La physique était une science très à la mode après la guerre et particulièrement la physique nucléaire, c'est elle qui a permis de découvrir la bombe atomique. Partout dans le monde, des campus spécialisés dans ce domaine ont été créés. En Roumanie, la mission de l'IFIN était de mettre les bases du programme nucléaire énergétique national. En 1974, la partie énergétique a été mutée à Pitești, et Măgurele s'est concentré sur la physique. C'est comme ça que la Roumanie est devenue le quatrième pays au monde à produire des lasers après l'Union soviétique, les Etats-Unis et la France. Tout cela dans des conditions de guerre froide et donc d'embargo. Aujourd'hui, nous n'avons rien à envier à d'autres instituts de recherche dans le monde.

Le phénomène de la fuite des cerveaux n'est donc ici pas d'actualité ?



Les années 1990 ont été dramatiques pour le domaine scientifique en Roumanie. Les chercheurs de toutes les générations partaient, la qualité des instituts de recherche était en chute libre. Mais en 2004, 2005, les infrastructures existantes ont été modernisées et de nouvelles ont été construites aux standards internationaux. Depuis, le flux s'est mis doucement à s'inverser. Aujourd'hui, le nombre de scientifiques qui reviennent est plus important que le nombre de ceux qui partent. L'équilibre est donc rétabli. Mais nous nous confrontons maintenant à un autre problème : nous ne produisons plus suffisamment de chercheurs. Les sciences physiques n'attirent plus... Nous espérons que ELI-NP va changer la donne. Il paraît que cette année le nombre d'étudiants en physique a doublé par rapport aux années précédentes. Je pense que c'est l'effet ELI-NP.

Quelle est la différence entre les salaires des chercheurs du projet ELI-NP et ceux des autres projets de l'IFIN ?

Les salaires des chercheurs de l'IFIN sont au niveau des salaires de la société roumaine. Ils varient entre 500 euros pour un jeune diplômé et 1 000 voire 1 500 euros pour un chercheur en fin de carrière. A ELI-NP, nous offrons des salaires équivalents à ceux proposés par n'importe quel laboratoire dans le monde. Et c'est normal, sinon nous n'aurions pas pu entrer dans la compétition.

Quelle a été votre carrière et comment êtes-vous devenu directeur de l'IFIN ?

J'ai commencé à la fin des années 1970 en tant que jeune diplômé à Măgurele, et immédiatement après la révolution, je suis parti aux Etats-Unis où j'ai travaillé pendant quatorze ans, notamment à l'université de Yale où je suis devenu professeur de recherche. Vers la fin de ma carrière, j'ai décidé de rentrer à la maison. J'ai déposé ma candidature pour le poste de directeur de l'IFIN qui venait de se libérer. C'était en 2004. Le projet ELI-NP n'existait pas encore.

Propos recueillis par Jonas Mercier.
Photos : Daniel Mihăilescu

En l'absence d'une banque de sang, c'est aux Roumains de se mobiliser pour la collecte du précieux liquide. Pourtant, moins de 2% d'entre eux se disent prêts à faire le bon geste, un pourcentage qui place la Roumanie en queue de classement au niveau européen.

DANS LE ROUGE

EN AOUT DERNIER, LE PERE DE IONUT Călugăru a fait une mauvaise chute et s'est fracturé le bassin. « Pour lui sauver la vie, il fallait plusieurs unités de sang que l'hôpital n'avait pas », raconte son fils qui a alors lancé un appel auprès de ses proches et sur les réseaux sociaux. « J'étais prêt à payer pour chaque goutte... ». Heureusement, le Centre de transfusion sanguine de Bucarest, le seul à pourvoir la capitale et sa soixantaine d'hôpitaux publics et privés, leur ont donné deux unités salvatrices. Le stock est pourtant insuffisant en l'absence de donneurs réguliers. « La plupart de ceux qui font un don de sang sont des proches des receveurs, et ils ne viennent qu'en cas de besoin », déplore Doina Goşa, chef de ce Centre de transfusion sanguine à Bucarest.

Pourtant, le passage à l'acte régulier constituerait un atout majeur de santé publique ; des donneurs fidèles, soigneusement testés tous les trois mois, garantiraient un approvisionnement suffisant. D'autant qu'à la différence d'autres pays européens, la Roumanie récompense la solidarité : sept tickets restaurant pour chaque don, une réduction de 50% du titre de transport, et un jour de libre au travail. Des avantages qui ne font affluer vers les centres de transfusion que des candidats occasionnels et souvent non éligibles.

« Plus de la moitié de nos donneurs potentiels sont refusés, affirme Doina Goşa, car les critères de sélection sont très stricts. » Le don de sang comporte en effet plusieurs étapes : compléter un formulaire d'auto-exclusion – essentiel pour connaître les antécédents du donneur (voyages dans certains

pays, rapports sexuels non protégés, tatouages, soins dentaires...) – ; entretien avec un médecin ; analyses médicales avant et après la collecte. Une procédure pénible à première vue, mais obligatoire puisque la surveillance médicale des salariés rou-

maines par les services de la médecine du travail est optionnelle... Beaucoup de donneurs ont de graves problèmes de santé qu'ils ignorent.

« Le don de sang est l'occasion de surveiller gratuitement et régulière-

ment son état de santé », soutient Dan Zaharia, fondateur du groupe d'initiative donor.ro, qui se propose d'aider ceux en quête de donneurs. Touché par le drame d'un collègue dont la fillette avait besoin de transfusions régulières, cet ingénieur a décidé de faire plus que d'organiser une collecte de sang. Il a imaginé un moteur de recherche permettant à toute personne en quête de sang de poster une annonce, en indiquant le groupe sanguin et le rhésus recherché (Rh), ainsi que la clinique où est hospitalisé le malade. La demande est redirigée par la suite vers des donneurs compatibles, inscrits sur le site. « Nous avons une communauté forte de 1 560 donneurs », se félicite Dan Zaharia, qui ajoute qu'à la différence d'autres sites de ce type, le sien est le seul à assurer une protection totale des données personnelles de ses membres.

A partir du moment où l'on rejoint la communauté donor.ro, on a également le droit de publier une demande nominale de recherche de sang, c'est-à-dire le nom et les caractéristiques du bénéficiaire. Détail important, car pour l'instant les centres de transfusion acheminent les poches de sang vers les hôpitaux en fonction du nombre de litres demandé, et non pas des opérations prévues. Un système qui ne peut satisfaire les urgences, et qui devrait « normalement » changer bientôt. Le chirurgien oncologue Silviu Voinea, de l'Institut d'oncologie Fundeni (Bucarest), avoue qu'en l'absence du groupe sanguin adéquat, il se voit souvent contraint de « demander à la famille de trouver elle-même le "bon" sang, ou bien l'intervention chirurgicale sera reportée ».

Quatre à cinq unités de sang sont nécessaires pour une opération difficile,

c'est-à-dire à risque hémorragique élevé. Etant donné que seuls 450 ml de sang peuvent être prélevés lors d'un seul don, il faut, pour ce type d'opération, trouver au moins quatre donneurs éligibles. Un véritable parcours du combattant dans un pays où le nombre des donneurs est passé sous la barre des dix mille. L'une des raisons : la méfiance des Roumains vis-à-vis de leur système de santé. D'autant que les centres de transfusion ont l'air plutôt lugubre... « On a l'impression de risquer sa vie rien qu'en s'exposant à un environnement aussi hostile », témoigne Ionuț Călugăru, qui fait don de son sang de façon régulière depuis 2009.

« Le don de sang est l'occasion de surveiller gratuitement et régulièrement son état de santé »

Selon un Eurobaromètre de la Commission européenne, en 2010 les Roumains et les Bulgares étaient les Européens les plus réticents vis-à-vis des transfusions sanguines, qu'ils considéraient comme étant moins sûres qu'en 2000. Actuellement, seul le centre de transfusion de Bucarest a réussi à faire peau neuve grâce à un investissement privé accordé par la fondation Vodafone et l'association React, dans le cadre du programme « Une chance pour la vie ». Déroulé depuis 2008, ce programme propose d'encourager le don de sang à travers diverses campagnes de sensibilisation, des collectes mobiles, et des projets de modernisation des principaux centres de transfusion du pays.

Mais pour encourager significativement le don de sang, un autre aspect reste à résoudre : la crise du personnel dans le système médical roumain, qui contraint le donneur potentiel à sacrifier trop de son temps pour un simple geste de solidarité. « Il n'y a que deux médecins au centre de transfusion de Iași pour cinq à six grands hôpitaux, souligne Dan Zaharia de donor.ro. Imaginez ce qui se passe quand l'un des deux part en vacances... ».

Ioana Stăncescu
Photo : Mediafax

BIENTOT LES FORETS DANSENT

La filiale roumaine de Greenpeace y travaille depuis trois ans, en partenariat avec l'organisation WWF et le ministère roumain des Eaux et Forêts qui devrait bientôt déposer le dossier auprès de l'UNESCO : classer les forêts de hêtres séculaires de Roumanie. Selon la représentante de Greenpeace en Roumanie, Irina Bandrabur, « les forêts candidates doivent remplir des critères stricts, être à très haute naturalité, avec une biodiversité riche où l'intervention de l'homme a été absente ou minime, sans modifications de la structure originale, et ayant une surface d'au moins 300 hectares. Une fois inclus dans le patrimoine protégé par l'UNESCO, ces espaces seront valorisés seulement à des fins touristique ou scientifique ».

La Roumanie détient environ 65% des forêts primaires d'Europe. Sans être totalement vierges, ces forêts sont dites primaires en ce sens qu'elles n'ont jamais été exploitées, elles sont peu fragmentées et les écosystèmes y ont été préservés.

Pendant un an, les chercheurs de l'Institut de recherche et d'aménagement forestier (ICAS) et des spécialistes étrangers ont identifié sept sites, soit environ 20 000 hectares. Selon Iovu Adrian Biriş, président de l'association des chercheurs de l'ICAS, « nous finirons l'évaluation d'ici la fin de l'année, ainsi que le dossier de candidature. Heureusement, la plupart de ces zones sont déjà bien protégées ; elles font partie, depuis la période communiste, des réserves et parcs naturels nationaux ».

L'intégration de ces 20 000 hectares de hêtres roumains au sein du patrimoine mondial de l'UNESCO sera une mesure vitale contre le déboisement massif que le pays a connu durant ces vingt-cinq dernières années. Le défrichage illégal aurait touché plus de 350 000 hectares de forêts.

Daniela Coman
Photo : Mediafax



CaziNou

C'est la somme la plus importante jamais collectée en Roumanie à travers le financement participatif (crowdfunding). Regroupant des architectes, des professionnels des industries créatives et des bénévoles, l'association Calup de Bucarest a pu obtenir une dizaine de milliers d'euros pour rouvrir les portes du Casino de Constanța. Inauguré en 1910, ce joyau de l'architecture Art Nouveau est un des monuments historiques les plus endommagés de Roumanie. Dans un état de dégradation avancée, ce symbole de la cité portuaire et du pays a fait l'objet, pendant des années, d'après disputes de propriété et de gestion entre les autorités locale et centrale. Grâce à cet argent, Calup va pouvoir procéder à des travaux d'entretien et d'assainissement du bâtiment, avant de le transformer en une plateforme artistique d'événements divers envisagés pour 2015 (et non plus 2014). En attendant cette remise à neuf, les jeunes professionnels de Calup espèrent que leur geste aboutira à une prise de conscience et à une mobilisation des habitants de Constanța en faveur de la sauvegarde de ce patrimoine. Entre temps, de concert avec la municipalité de la ville, l'association passera à une autre étape de sa campagne dénommée « CaziNou » : les travaux de conservation du bâtiment à l'approche de l'hiver. A.P. Photo : Mediafax
Plus d'infos sur : www.calup.ro



L'Assurance Intégrale Santé



La santé n'est pas simple. L'assurance, oui.

Hospitalisation

Opérations chirurgicales

Maternité

Règlement direct

Respect inclus

Il vaut mieux laisser les professionnels s'occuper de votre santé.
L'Assurance intégrale santé - particulièrement créée pour ceux qui ont besoin de santé, non pas de surprises.

REGINA MARIA
REȚEAUA PRIVATĂ DE SĂNĂTATE

Groupama
Asigurări

PAS DE FLEURS EN CAMPAGNE

Au bouclage de ce numéro, la campagne électorale pour la présidence vient à peine de commencer. Chacun se positionne avant de sortir l'artillerie lourde, alors que des « affaires » pourraient déjà en rattraper certains.

LES SONDAGES ONT JUSQU'A

présent laissé peu de place au doute. Celui qui devrait l'emporter dans la course au palais Cotroceni – premier tour de l'élection le 2 novembre, second tour le 16 – est le préféré de l'électorat depuis deux ans et demi, l'actuel Premier ministre Victor Ponta (Parti social démocrate, PSD). En seconde position se trouve Klaus Iohannis, maire de Sibiu et représentant de l'alliance entre les libéraux et le Parti démocrate libéral (PDL). Confortablement en tête dans les opinions de vote, ils sont suivis d'assez loin par l'ancien Premier ministre Călin Popescu Tăriceanu et les populistes Dan Diaconescu et Corneliu Vadim Tudor. Mais c'est surtout la présence de deux femmes qui rend cette campagne plus ouverte, du moins plus intéressante : Elena Udrea, ancienne ministre du Tourisme, leader d'une nouvelle formation dénommée le Parti mouvement populaire (PMP), et soutenue par le président en fonction Traian Băsescu ; et Monica Macovei, eurodéputé, ancienne ministre de la Justice, qui mise sur sa réputation de combattante contre la corruption.

Au sein du clan Ponta, la confiance est de mise. Son équipe de campagne communique sans grande originalité, à l'évidence les jeux sont selon eux déjà faits : « Notre campagne est construite autour de l'idée d'unir les citoyens de la Roumanie autour d'un projet national, après une décennie de discorde représentée par les deux mandats de Traian Băsescu. » Sans préciser la nature de ce « projet national ». Sur le site Internet du candidat Ponta, il s'agirait d'une « grande union des Roumains à travers le dialogue et la solidarité » ; on n'en saura pas plus.

L'un des atouts de M. Ponta est aussi la candidature de l'ancien Premier ministre Călin Popescu-Tăriceanu, avec qui il a conclu une entente informelle. En échange de l'entrée au gouvernement du Parti libéral réformateur (PLR) – le nouveau parti de M. Tăriceanu –, Victor Ponta bénéficiera du soutien de l'ancien Premier ministre au second tour. Et il aura grandement besoin de ces voix de centre-droite pour gagner.

Trop de confiance du côté du Premier ministre ? Certaines de ses déclarations pourraient néanmoins lui jouer de mauvais tours. Dernièrement, Victor Ponta a déclaré qu'il suivrait le premier tour devant sa télé, un paquet de popcorn à la main. Pas très élégant pour un futur président, et un comportement un peu arrogant qu'il dit avoir regretté.

Surtout, certaines affaires pourraient le rattraper. Cette campagne présidentielle est en effet marquée par plusieurs scandales importants. L'un d'eux concerne l'informatisation des écoles roumaines avec des licences Microsoft, où de grosses commissions pour d'anciens ministres auraient été versées à partir des années 2000. Un autre, plus lointain, met en cause des proches de l'ancien Premier ministre Adrian Năstase dans le contrat pour sécuriser les frontières avec la filiale allemande du groupe européen EADS. Là aussi, des pots-de-vin auraient allègrement circulé – à lire sur le sujet, la chronique de Luca Niculescu page 78. « La direction nationale anti-corruption travaille en ce moment sur les plus gros dossiers qu'elle ait eu à traiter depuis sa création », assure le commentateur politique Silviu Sergiu. Selon moi, le résultat de cette élection reste encore très ouvert. » Et pour couronner le tout, le président

Traian Băsescu a récemment affirmé que l'un des candidats aurait travaillé pour les services secrets roumains.

Quoi qu'il en soit, Victor Ponta n'a pas l'air trop inquiet. Pour le lancement de sa campagne, le 20 septembre dernier – jour de son anniversaire –, il a invité plus de 70 000 de ses supporters au stade Arena Națională. De leur côté, les autres candidats ont évité d'être trop festifs : Klaus Iohannis et Elena Udrea, par exemple, ont préféré Piața Victoriei, où chacun s'est porté candidat tout en menant une manifestation anti-gouvernementale.

« Victor Ponta préfèrerait un taux de participation plutôt faible, car son électorat, très discipliné, ira de toute façon voter pour lui »

« La Roumanie des choses bien faites » (România lucrului bine făcut) est le slogan de campagne de M. Iohannis, candidat de l'alliance PNL-PDL. « Evidemment, nous voulons profiter du fait que notre candidat est d'origine allemande, et que dans l'esprit des gens, c'est synonyme de perfection, exactitude, concision », souligne Adriana Săftoiu, porte-parole de la campagne du maire de Sibiu. Dans les grandes villes, Klaus Iohannis est surtout présent sur Internet, à travers les réseaux sociaux. A la campagne, l'approche « porte-à-porte » est privilégiée. « Il va inévitablement y avoir des coups bas de la part notamment de l'équipe Ponta, mais pas tout de suite, plutôt lors du deuxième tour », ajoute Adriana Săftoiu, qui compte sur un taux de participation élevé... « Victor Ponta préfèrerait un taux



Le palais présidentiel de Cotroceni.

de participation plutôt faible, car son électorat, très discipliné, ira de toute façon voter pour lui. »

Dans l'équipe d'Elena Udrea, on s'attend plutôt à une bataille féroce dès le début. « Le futur du pays est en jeu, cette course pour la présidence sera selon moi plus dure que jamais », estime Eugen Tomac, chef de campagne de Mme Udrea. Qui est déjà en mode attaque : « La presse, la justice ou Victor Ponta lui-même vont assurément déterrer de vieilles histoires à l'encontre de Klaus Iohannis. » Quant à M. Ponta, Elena Udrea l'a déjà surnommé « l'agent 000 », pour zéro emploi, zéro fond européen, et zéro réalisation en tant que Premier ministre.

A la différence de Klaus Iohannis qui utilise beaucoup Internet, ou Victor Ponta, présent surtout à la télévi-

sion, Elena Udrea préfère la rue et les rencontres avec les électeurs. « C'est le candidat qui a le meilleur contact avec les gens, je suis convaincu qu'elle ira au second tour et qu'elle gagnera », assure Eugen Tomac.

Quant à Monica Macovei, son crédo reste imperturbablement le même, elle milite pour une justice forte, seule façon d'après elle pour que la Roumanie fonctionne. Son slogan : « Macovei meilleure qu'eux »... « Si on volait moins dans ce pays, il y aurait plus d'argent pour les hôpitaux ou l'éducation. Un exemple : Dan Voiculescu doit 60 millions d'euros à l'Etat, soit le coût des manuels scolaires pour les quarante prochaines années... », explique la candidate indépendante. Qui se déclare tout simplement différente des autres. « Je n'ai aucun porte-parole à Cotroceni, comme Udrea, ni les barons de Ponta,

ni deux partis pour me soutenir comme Iohannis. Mais j'ai la capacité de dire la vérité, une carrière sans compromis, une activité appréciée au Parlement européen. (...) Et j'ai recueilli un enthousiasme fabuleux, partout dans le pays », assure Monica Macovei.

Mais elle n'a pas échappé aux critiques de son ancien allié, Traian Băsescu, qui lui reproche « de nombreux compromis ». Réponse de la candidate : c'est elle qui avait demandé au président d'organiser un référendum pour le retrait de l'immunité des parlementaires, ministres et du président lui-même. Or, une telle action mettrait en difficulté l'ensemble de la classe politique, indifféremment de qui sera le prochain président du pays.

Carmen Constantin
Photo : Mediafax

TANT ATTENDU

Depuis septembre, le SMURD (Service mobile d'urgence, de réanimation et de désincarcération) est opérationnel à Bălți, troisième ville de la République de Moldavie, située au nord du pays. Ce premier centre moldave a été créé sur le modèle du fameux SMURD de Roumanie – service fondé il y a 18 ans à l'initiative du médecin roumain d'origine palestinienne Raed Arafat, aujourd'hui secrétaire d'Etat au ministère de la Santé.

Cinq ambulances entièrement équipées pour l'assistance médicale d'urgence ont été données par l'Etat roumain, et vingt-quatre cadres médicaux, formés en Roumanie, travailleront au bon fonctionnement du nouveau SMURD moldave. « *Les forces d'urgence sont complémentaires à celles du ministère de la Santé, il s'agit d'une augmentation de la capacité et de la qualité des soins. L'avantage est que cela sauve des vies en plus* », a déclaré Raed Arafat lors de la cérémonie d'inauguration qui eut lieu fin août. A noter que d'autres centres SMURD à Chişinău, la capitale moldave, ainsi qu'à Cahul (sud du pays), devraient également être opérationnels à partir d'octobre.

Ces dernières années, Bucarest s'est engagé à fournir un soutien continu pour le développement des services médicaux et paramédicaux en République de Moldavie. Au printemps dernier, les autorités moldave et roumaine avaient déjà signé un accord d'assistance transfrontalière pour les situations d'urgence.

Daniela Coman
Photo : Mediafax



L'ENA s'engage

L'Ecole nationale d'administration (ENA, France) et l'Agence nationale des fonctionnaires publics de Roumanie (ANFP) ont signé mi-septembre un accord de coopération portant sur la formation des fonctionnaires roumains. Conclu pour une durée de trois ans grâce notamment au soutien financier de l'ambassade de France, cet accord poursuit la coopération engagée il y a quinze ans entre l'ENA et les structures de l'administration roumaine. « *Depuis le début des années 2000, la France a toujours été aux côtés de la Roumanie pour soutenir ses réformes* », a déclaré M. François Saint-Paul, ambassadeur de France en Roumanie. « *La modernisation de l'administration est un sujet d'autant plus crucial que la Roumanie entame une nouvelle étape financière jusqu'en 2020, avec des ambitions importantes en matière de développement et d'absorption des fonds européens* », a précisé à son tour Mme Nathalie Loiseau, directrice de l'Ecole nationale d'administration. I.S. (avec le service de presse de l'ambassade)

SANS TOIT



Le 15 septembre dernier, environ 100 personnes ont été expulsées de leurs logements, au 50 rue Vulturilor dans le secteur 3 de Bucarest. Depuis plus de vingt ans, des Roms principalement vivaient dans cette ancienne propriété nationalisée, de façon légale pour la plupart. Mais le terrain a été rétrocédé à son propriétaire, ce qui a provoqué l'expulsion de ces familles qui se sont retrouvées à la rue. De condition modeste, elles n'ont pas la possibilité de louer un appartement, et la mairie de Bucarest est restée sourde à leurs demandes répétées pour un logement social. Pourtant, la loi 112/1995 prévoit que « *l'évacuation des locataires et la remise en possession des propriétés se fera seulement après l'attribution d'un logement de la part des autorités ou du propriétaire* ». Au bouclage de ce numéro, fin septembre, 50 ONG avaient demandé au maire Sorin Oprea une audience en urgence.

Texte et photo : Julia Beurq

La chronique

DE NICOLAS DON

A SENS UNIQUE

Le 16 novembre prochain, la Roumanie aura un nouveau président de la République. Quel que soit son nom, la politique étrangère du nouveau chef de l'Etat sera la copie fidèle de celle mise en œuvre par son prédécesseur. Oublions les déclarations d'une campagne électorale durant laquelle le sujet a été totalement absent. Peu importe la lune de miel avec la Chine, tant vantée par le gouvernement de Victor Ponta. Négligeons les (très) timides allusions des divers candidats concernant la nécessité d'une meilleure intégration du pays au sein de l'Union européenne. Le cadre qui définit aujourd'hui la politique étrangère roumaine n'est pas celui d'une union politique. Il n'est pas défini par une quelconque stratégie économique. Il est déterminé par une alliance militaire : celle des 28 pays réunis au sein de l'OTAN. La Roumanie y a adhéré il y a 10 ans. Sa place et son poids se sont considérablement renforcés durant cette décennie. Regardons seulement le calendrier du mois de septembre dernier. Les 4 et 5 septembre, lors du sommet de l'OTAN de Newport, la Roumanie a été chargée de coordonner et de conduire la protection cybernétique de l'Ukraine. Tout en prenant en charge la sécurité des aéroports de Kandahar et de Kaboul. Dans la foulée, Bucarest annonce l'envoi de 400 soldats supplémentaires en Afghanistan. Entre le 8 et le 10 septembre, la marine roumaine participe à Sea Breeze, vaste exercice naval en mer Noire, puis accueille en grande pompe dans le port de Constanța des frégates militaires ayant participé à l'opération. Dans la foulée, les troupes roumaines effectuent des exercices terrestres dans l'ouest de l'Ukraine : 1 300 soldats appartenant à 15 pays différents, pour onze jours de manœuvres. Dans un contexte régional constamment tendu suite à l'occupation de la Crimée et de la guerre larvée qui perdure dans l'est de l'Ukraine, Bucarest est devenu incontournable. Le renforcement du flanc est de l'OTAN est dans les tuyaux, et ces tuyaux passeront forcément par la Roumanie. Au bord de la mer Noire, où sont installés les militaires américains, en Transylvanie, qui a déjà accueilli des avions et des soldats canadiens, ou bien ailleurs dans le pays. Avec de tels investissements humains et matériels, Washington et ses alliés peuvent difficilement laisser Bucarest s'écarter de la voie démocratique, au mépris de l'Etat de droit. De quoi rassurer tous ceux qui craignent une éventuelle sortie de route des nouveaux responsables du pays.

Le trafic humain pour des services sexuels reste en 2014 l'une des affaires illégales les plus profitables en Europe. Les recrues de cet esclavage moderne sont de plus en plus jeunes et proviennent en majorité des pays de l'Est, notamment de Roumanie, Hongrie et Bulgarie. Peu éduquées et issues de familles désorganisées, ces filles sont facilement séduites par les proxénètes.

A JAMAIS touchées

QUAND LAURA A ETE ABUSEE POUR la première fois par un voisin, elle n'avait que six ans – son prénom a été modifiée afin de protéger son identité. Mal surveillée par un père alcoolique et une mère débordée, cet épisode a bouleversé sa vie. « *Pendant très longtemps, j'ai cherché l'amour paternel au mauvais endroit. La plupart du temps, je préférais fuir la maison pour éviter les cris et la violence, c'est ainsi que je suis tombée dans ce monde de pièges* », explique-t-elle. Malgré une vie de famille pesante, Laura est allée à l'école

et a poursuivi ses études jusqu'à l'âge de 15 ans. Adolescente, elle est tombée amoureuse. Mais pour son compagnon, la séduction n'était qu'un outil. « *Il avait 21 ans, je l'avais même présenté à ma mère et après plusieurs mois de relation, il m'a proposé de faire du vidéo-chat pour gagner de l'argent. Je ne savais pas de quoi il s'agissait et je l'ai suivi. Il fallait qu'on fasse l'amour devant une caméra, je l'ai appris par la suite. Dans cet appartement, des filles de 18, 19 ans se déshabillaient pour pouvoir payer un loyer ou leurs frais à l'université.* »

Des jeunes filles séduites avant d'être exploitées : la méthode porte le nom de « *Loverboy* ». Très répandue dans les pays de l'Est, elle marche à merveille pour attirer de nouvelles recrues. Forte de son expérience, Laura, aujourd'hui 26 ans, parcourt les rues du quartier de la Gare du nord de Bucarest pour mettre en garde. A côté d'elle, Laetitia, une Française mariée en Roumanie qui a monté l'association Free, dédiée aux victimes du trafic humain : « *Deux fois par semaine, nous allons parler aux filles qui font le trottoir et nous leur pro-*

Les femmes, mais aussi...

Le trafic humain concerne également les hommes et les enfants, qui sont exploités au travail. Toujours plus de mineurs de moins de 14 ans sont forcés à la mendicité, notamment dans les pays occidentaux, selon l'Agence nationale contre le trafic de personnes (ANITP). « *Les enfants sont mis au travail dans des conditions très difficiles. En Roumanie, les mineurs ont le droit de travailler à partir de 16 ans et dans certains domaines seulement. Mais il est courant de voir des petits travailler à temps plein dans une bergerie, par exemple* », affirme Adrian Petrescu, l'un des responsables de l'ANITP. Quant aux hommes, la Grèce et Chypre sont les deux pays où il y a le plus de faux contrats de travail, notamment dans le domaine de la construction. « *L'exploitation au travail pour les femmes reste, lui, difficile à prouver. Dans la plupart des cas, il s'agit de services à domicile. Cela devient presque une tradition chez les mères roumaines, qui laissent alors leurs enfants au pays* », conclut Gina Stoian de l'association ADPARE.

posons de l'aide. Laura est une interface incroyable. Elle parle leur langage et les filles sont plus enclines à nous écouter. »

« *Dans cet appartement, des filles de 18, 19 ans se déshabillaient pour pouvoir payer un loyer ou leurs frais à l'université*

En Roumanie, il y a cinq ans, la moyenne d'âge de ces filles était de 18 ans ; aujourd'hui elle est de 12, 13 ans. Les chiffres sont inquiétants : 48% des victimes sont mineures, selon ADPARE, association spécialisée dans la réinsertion. « *La plupart des mineures sont d'abord exploitées ici car il est très difficile de passer la frontière avec elles. Beaucoup sont issues de familles désorganisées dans lesquelles l'ambiance est tellement difficile que toute promesse de stabilité les attire* », souligne Adrian Petrescu, l'un des responsables de l'Agence nationale contre le trafic de personnes (ANITP).

Pas de mots

Chaque année dans le monde, 2,5 millions de personnes sont exploitées. Selon Interpol, le trafic humain est l'activité criminelle la plus profitable après le trafic de drogues et le trafic d'armes. Elle génère près de 39 milliards de dollars de chiffre d'affaires par an.



Adultes, ces enfants rejoignent alors les réseaux de trafic international. Parfois, elles arrivent à s'en sortir grâce à l'intervention de la police ou en s'évadant. L'année dernière, l'ANITP a recensé environ 900 personnes victimes de trafic. Un chiffre qui ne compte que les personnes enregistrées, rescapées et éventuellement rapatriées. « *Les principales destinations pour le trafic sont l'Italie et l'Espagne car dans ces deux pays, il y a d'importantes communautés de Roumains, ce qui fait que d'autres ont envie de tenter leur chance* », poursuit M. Petrescu.

Les solutions de lutte contre ce fléau sont différentes selon les pays. Sur le modèle suédois, la France a notamment décidé de punir aussi ceux qui sollicitent et paient pour des services sexuels. L'Allemagne, par contre, a légalisé la prostitution. En Roumanie, le nouveau code pénal, en vigueur depuis le début de l'année, classe la prostitution dans le rang des contraventions et non plus des infractions. Une barrière de protection en moins... « *Quoi qu'il en soit, c'est la prévention qui doit primer. Il est grand temps d'aller dans les communautés et mettre les gens en lien. Il faut travailler davantage dans l'éducation et l'assistance sociale, qu'il*

y ait de l'entraide. La création d'emplois est également cruciale », soutient Gina Stoian, présidente de ADPARE. Une fois sorties de l'exploitation, les victimes peuvent être réinsérées socialement avec de l'aide professionnelle et adaptée. Aujourd'hui, Laura a un travail, s'est mariée et construit une famille. « *Pour commencer une nouvelle vie, j'ai complètement changé d'entourage. J'ai changé d'adresse, de téléphone, de mail, d'amis... Sinon, tout peut revenir au galop.* »

Mihaela Cărbunaru
Photos : Daniel Mihăilescu

La chronique

D'ISABELLE WESSELINGH

UN PROCES EN QUESTIONS

Le 24 septembre, dans le palais de justice sur les bords de la Dâmbovița, s'est ouvert un procès inédit en Roumanie. Pour la première fois, un ancien commandant d'une prison communiste comparait devant la justice. Alexandru Vișinescu, chef du pénitencier de Râmnicu Sărat (est) entre 1956 et 1963, est accusé de « crimes contre l'humanité » pour « avoir mené des actions systématiques ayant eu pour résultat de persécuter les détenus politiques ». Selon des témoignages cités dans le réquisitoire, ces derniers étaient exposés à la faim, au froid, privés de soins médicaux et régulièrement battus. A ces « traitements inhumains », s'ajoutait l'isolement total, une « torture psychique ». Selon Nicoleta Eremia, femme d'un ancien détenu politique de Râmnicu Sărat mort en 2004, son mari ne pesait plus que 33 kilos à sa libération. Si l'ex-dictateur roumain Nicolae Ceaușescu est resté dans les mémoires comme le symbole de l'oppression en Roumanie, les historiens rappellent que les vagues de répression les plus féroces ont eu lieu dans les années 1950 et 1960, aux débuts du régime communiste.

Le premier procès d'un des tortionnaires présumés du communisme en Roumanie – la culpabilité de M. Vișinescu n'a pas encore été établie et il nie toute responsabilité – relève donc d'un événement majeur. Plus de 600 000 Roumains furent emprisonnés pour des motifs politiques entre 1945 et 1989, selon le Mémorial de Sighet.

Inévitablement, vient en mémoire le procès de Maurice Papon en France. Si comparaison ne vaut pas raison, les dilemmes qu'il a suscités se posent aussi dans le cas Vișinescu. Comme ce dernier, Maurice Papon, accusé de complicité de crimes contre l'humanité pour la déportation de centaines de juifs français, fut jugé un demi-siècle après les faits. Il avait 86 ans. M.

Vișinescu en a 88. Le philosophe Alain Finkielkraut pointait alors la difficulté d'établir une vérité judiciaire un demi-siècle après les faits en l'absence des victimes directes et avec les faiblesses de la mémoire. Le seul détenu politique de Râmnicu Sărat encore en vie ne viendra pas au procès. Pourtant, pour les proches de victimes, même tardif, ce procès revêt une importance cruciale. « *C'est trop tard mais c'est quand même très important pour libérer la mémoire de mon mari* », confie Mme Eremia. Le procès Papon permit d'éclairer de nombreux aspects d'une période trouble. Qu'en sera-t-il du procès Vișinescu ?

Ces procès abordent aussi la question clé de la responsabilité individuelle dans un système de terreur. M. Vișinescu dit n'avoir qu'obéi aux ordres. Jusqu'où peut-on obéir aux ordres ? En France, le procès Papon fut largement suivi par l'opinion publique. En Roumanie, le procès Vișinescu a débuté quasiment sans public. La première audience a été noyée au milieu d'affaires banales dont une discussion sur la libération conditionnelle d'un trafiquant présumé de cocaïne. La prochaine audience aura lieu le 22 octobre. Un saucissonnage qui surprend et ne facilite pas la lisibilité. « *Que reste-t-il de la cohérence ? Un procès, c'est aussi créer une atmosphère : on est tous ensemble pendant de longues journées qui se suivent* (six mois pour le procès Papon). *Il y a des moments d'ennui, de fatigue, de tension et c'est ainsi que les parties vont dire des choses qui ne sont pas forcément contrôlées et qui contribuent à l'éclairage de l'affaire* », confie un magistrat étranger. Après les procès sommaires et bâclés de hauts dirigeants communistes juste après la « Révolution », la justice roumaine fait face à un lourd défi.

Isabelle Wesselingh, journaliste de l'Agence France-Presse.

Photo : Mediafax



Alexandru Vișinescu quittant la Cour d'appel de Bucarest, le 24 septembre dernier.

L'EURO DE FOOT PASSERA PAR LA ROUMANIE

L'Azerbaïdjan, l'Espagne, l'Italie, la Hongrie, l'Angleterre, la Roumanie... Ils accueilleront tous l'Euro 2020. Pour la première fois de son histoire, la plus grande compétition européenne de football ne se déroulera pas dans un seul pays hôte mais treize, ceci afin de fêter dignement les soixante ans de l'UEFA. La Roumanie a été sélectionnée pour accueillir trois matchs de la phase des poules et un huitième de finale – malgré des inquiétudes quant aux infrastructures routières du pays énoncées dans le rapport d'évaluation. La finale, elle, se déroulera à Wembley, à Londres. Une bonne nouvelle pour la Roumanie qui avait envisagé à l'automne 2010 de présenter une candidature conjointe avec la Hongrie pour l'organisation de l'Euro 2020 ou 2024. Les matchs sur le sol roumain se dérouleront au stade Arena Națională (55 000 places), inauguré en 2011. Cette enceinte, propriété de la ville et qui a coûté 230 millions d'euros, est le seul stade du pays labellisé cinq étoiles UEFA, c'est-à-dire en mesure de recevoir des compétitions internationales – il avait déjà accueilli la finale de la Ligue Europa en 2012. Autre bonne nouvelle pour les supporters roumains, l'UEFA a par ailleurs annoncé que les équipes nationales joueront au moins deux matchs chez elles. Une pression supplémentaire pour les Tricolores qui doivent absolument se qualifier.

M.V.

Photo : Mediafax

Lors du match Roumanie-Grèce le 7 septembre dernier au stade Karaïskaki du Pirée (Grèce), comptant pour les préliminaires du championnat européen de 2016. La Roumanie l'a emporté 1 à 0.

Le génocide des Roms pendant la Seconde Guerre mondiale, appelé « Porajmos » en langue romani, reste méconnu. Soixante-dix ans après, il est peu su que le maréchal Antonescu a fait déporter 25 000 Roms dans des camps en Transnistrie, où la moitié a péri. De ceux qui ont survécu, seuls quelques centaines vivent encore. Mais ils se souviennent.

DEPORTES ET EXTERMINES, EUX AUSSI



Tudor Ramadan et sa femme Tudora.

A BOLINTIN VALE, STRADA VIITORULUI (la rue du futur) porte mal son nom. En quittant l'avenue principale de ce village situé à 30 kilomètres à l'ouest de Bucarest, on quitte aussi l'asphalte pour déboucher sur une route en terre. Des maisons modestes s'alignent de part et d'autre. Les charrettes côtoient de grosses cylindrées qui traversent le quartier dans un nuage de poussière. Devant les maisons, un groupe d'hommes et d'enfants observe le visiteur avec curiosité. Tudor Ramadan est là,

assis devant chez lui. A 80 ans, il se déplace avec difficulté mais sa mémoire, elle, est restée intacte. Dans sa cour, les voisins et ses petits-enfants se sont réunis pour écouter son histoire...

« Il faisait chaud, c'était l'été quand ils sont venus nous chercher... ». Tudor Ramadan était alors âgé de huit ans. En ce début d'été 1942, on se prépare pour la foire annuelle de Balaria, dans le département de Giurgiu. Une dizaine de familles de Roms spoitori (1) sont

venus en carrioles des villages alentours. La famille Ramadan, elle, vient de Singureni. Il y a aussi les Văduva et les Cociu, avec leur petite Ioana à peine âgée de trois ans. Sisi, ainsi surnommée par son père, joue avec ses frères et sœurs sur la place.

Mais l'arrivée des gendarmes perturbe cette matinée ensoleillée. « Les gendarmes roumains nous ont menti, raconte Tudor Ramadan. Ils nous ont dit que si on partait en Russie ils nous

donneraient une maison, des terres, du travail, qu'on deviendrait riche. Mon père ne voulait pas, mais il n'a pas eu le choix. Je me rappelle très bien de ce qu'il a dit... "Si mon frère y va, si mon oncle y va, si tout mon clan y va, alors j'y vais aussi". »

S'en suit un long voyage, pendant des semaines, à pied ou à cheval, jusqu'aux confins des plaines de Transnistrie (2) . « Cela faisait comme une grande colonne, et de commune en commune d'autres Tziganes nous rejoignaient. » Après avoir passé le fleuve Dniestr, les gendarmes les ont alors dépossédés de leurs seules richesses : des boucles d'oreille et quelques pièces d'or.

FAIM ET FROID

« Si je le pouvais, je retournerais là-bas pour vous montrer l'endroit où nous vivions. C'était au milieu d'une grande vallée, il n'y avait absolument rien. Les gendarmes avaient des chiens et des fusils », se souvient Tudor. « Et nous, les Tziganes, on était tous là, chacun réparti en fonction de son clan », ajoute Sisi qui a elle aussi fait partie du convoi. Mais ce camp semi-fermé n'avait rien à voir avec celui d'Auschwitz, par exemple. Selon l'historien Petre Matei (voir encadré), « il faut s'imaginer qu'à l'époque, les autorités roumaines ne sont pas aussi organisées et n'étaient pas aussi méthodiques que les Allemands. Ce n'était pas un camp d'extermination, on les a juste laissés là mourir de faim et de froid ».

Le premier hiver fut meurtrier. « Nous n'avions rien à manger, juste du maïs pourri et des animaux morts, des chevaux, des vaches, des oiseaux... », poursuit Sisi. Sa sœur succomba du typhus après qu'une épidémie se soit déclarée dans le camp. Et pour Tudor, même fuir n'avait aucun sens.... « On était loin de tout, on n'avait nulle part où aller. En fuyant, on prenait le risque de se faire fusiller. Les juifs et les tziganes devaient être exterminés. C'étaient les ordres d'Antonescu. »

Au printemps 1943, les Roms sont répartis dans d'autres villages afin de travailler au sein de Kolkhozes – coopératives agricoles pendant la période soviétique. Ils vivent dans des granges ou

au sein de foyers ukrainiens. « Ils étaient bon avec nous », se souvient Tudor. Mais là encore, la faim sévit. Ceux qui travaillent dans les champs reçoivent un peu de nourriture, très peu...

« On était loin de tout, on n'avait nulle part où aller. En fuyant, on prenait le risque de se faire fusiller. Les juifs et les tziganes devaient être exterminés. C'étaient les ordres d'Antonescu »

« Mon frère était chef d'équipe, il avait une pomme de terre et 100 grammes de farine de maïs par jour. Que pouvait-on

bien faire avec 100 grammes... ».

Les humiliations étaient par ailleurs monnaie courante. Tudora Văduva, la femme de Tudor, qui a elle aussi été déportée, raconte en boucle « le drame de sa vie (...) Maria, Maria, ils ont tué ma sœur », gémit-elle. Maria était très belle et les soldats allemands lui tournaient souvent autour. Un jour, dans une grange, près du kolkhoze, son beau-frère a voulu s'interposer. « Les Allemands lui ont tiré dessus, puis ils ont pris mon père et lui ont enfoncé un pistolet ici (elle montre sa gorge, ndr), et l'ont tué. Pareil pour ma mère et mon grand frère. Moi je me suis cachée sous une couverture, dans la paille, et quand je suis sortie, il n'y avait plus personne, j'étais toute seule. »



20 ans d'expérience en Roumanie

Notre cabinet, implanté en Roumanie depuis 1994, propose aux investisseurs internationaux et aux entreprises roumaines des services d'accompagnement dans leurs décisions stratégiques ainsi que dans celles de gestion courante. Nos collaborateurs ont une très bonne connaissance de l'environnement comptable, fiscal et législatif roumain, mais aussi des normes internationales en la matière. La taille de notre cabinet nous permet d'être des professionnels de niveau européen, tout en étant proches des besoins spécifiques de chaque client. Après 20 ans d'expérience, nous fournissons à nos clients une signature indépendante, reconnue et appréciée en Roumanie.

Nos services:

- Audit/Commissariat aux comptes: identifier les risques, comprendre la stratégie du client
- Conseil fiscal: comprendre et mettre en place des solutions fiables
- Expertise comptable: permettre aux gérants d'entreprise d'optimiser leurs décisions de gestion courante de l'entreprise
- Gestion de la paye

Contact:

JW Marriott Grand Offices
Calea 13 Septembrie 90, Tronçon 1, étage 6
Secteur 5, Bucarest – 050726
Tel: (40) 21 403 37 00
Fax: (40) 21 403 37 01
E-mail: office@fidex.ro; fidex@fidex.ro; www.fidex.ro

LE RETOUR

« Si la guerre n'était pas venue, on serait encore là-bas », lâche Tudor. Au printemps 1944, les Russes tentent de reprendre la Transnistrie à la Roumanie alors alliée à l'Allemagne. C'est le chaos et la débâcle. La famille Ramadan arrive à fuir mais se retrouve piégée entre les deux armées. La mère de Tudor meurt sous les bombes, son petit frère dans les bras. Sisi se rappelle que « l'eau de la rivière était rouge de sang. (...) Quand on entendait des avions passer, on se cachait où l'on pouvait. Beaucoup sont morts. Moi, c'est mon grand frère qui m'a sauvée ; il m'a portée sur son dos pendant tout le chemin du retour, il était à bout de forces ».

Après avoir traversé la rivière du Prut, ces Roms rescapés arrivent à Galați

Un devoir

Depuis quelques mois, l'historien Petre Matei parcourt les villages du pays à la recherche des Roms qui ont survécu à la déportation. Son projet : les aider à faire valoir leurs droits en tant que déportés, notamment celui de recevoir une pension délivrée par l'Etat roumain. Elle existe depuis 2000 et s'élève à environ 50 euros par mois. Les déportés peuvent aussi bénéficier d'une pension allemande s'ils réussissent à prouver qu'ils étaient assez grands à l'époque pour avoir travaillé dans un Kolkhoze. Mais la majorité de ces Roms sont analphabètes et il leur est très difficile de constituer un dossier et de réunir les documents nécessaires. L'extrait des archives qui prouve qu'un père de famille a été envoyé avec les siens en Transnistrie reste l'acte le plus difficile à obtenir. « Bien souvent, les archives départementales n'ont pas été classées, par manque de personnel et parfois par négligence », explique l'historien. Le projet de Petre Matei, intitulé « Les survivants roms de la déportation en Transnistrie », mis en place par le Centre de ressources pour les communautés, et financé par le Fonds des ONG de Roumanie, revêt aussi une autre dimension, celle du devoir de mémoire. « Dans quelques années, ces rescapés ne seront plus là, et il ne restera plus aucune trace de leur histoire. Grâce à ces témoignages, on espère pouvoir faire des expositions et réaliser du matériel didactique. Il faut absolument transmettre ce qui s'est passé. »



Tudor Ramadan.

dans un état déplorable. Ils sont internés pendant quelques jours afin d'être soignés. Puis ils prendront le train jusqu'à Bucarest afin de rejoindre leur village et leur maison à Singureni. Trois ans se sont écoulés depuis la déportation. « Quand nous sommes rentrés, une famille roumaine avait récupéré notre maison et l'habitait. Pour tous ceux de notre rue qui ont été déportés, ce fut la même chose. Nous n'avons jamais pu revivre dans nos maisons, affirme Tudor. Si vous allez à Singureni, demandez la rue des Spoitori, elle existe toujours, mais elle n'en a plus que le nom. » Pourtant, il a bien fallu continuer à vivre : se construire une nouvelle maison à Bolintin Vale, se marier avec Tudora l'orpheline, reprendre le métier traditionnel des Spoitori, faire des enfants et leur raconter ce passé effroyable... « Pour que personne n'oublie. »

Texte et photos : Julia Beurq

(1) Les Spoitori sont des Roms semi-nomades. Leur métier traditionnel est de polir les

chaudrons fabriqués par les Roms căldărari. L'hiver, ils sont sédentaires, mais l'été ils partent sur les routes pour vendre leurs services.

(2) La Transnistrie d'avant la Seconde Guerre mondiale était une région située dans l'actuelle Ukraine, entre les fleuves du Dniestr et du Boug méridional. Elle appartenait à l'Union soviétique, jusqu'à ce qu'elle soit annexée en 1941 par la Roumanie. A ne pas confondre avec la Transnistrie actuelle, région séparatiste située à l'est de la République de Moldavie.

conseiller dédié aux PME

avec le Business Advisor d'Orange



Contactez maintenant le conseiller dédié à votre compte Orange avec un appel gratuit au 456 - Service clients Business.

www.orange.ro/business

le business change avec 



La littérature roumaine

Sans doute plus qu'à l'accoutumée, le titre de ce nouveau dossier de *Regard* est ambitieux. Comment faire le tour de la littérature roumaine en une dizaine de pages ? Nous aurons sans doute oublié certains noms, certains écrits, mais l'idée principale a surtout été de situer les grands auteurs, d'éclairer sur le contexte dans lequel ils ont évolué, sur leur esprit, leur style. Et aussi d'en présenter d'autres moins connus.

Avec un objectif tout de même : donner envie de les lire. C'est la raison pour laquelle la seconde partie n'est qu'extraits de texte, des extraits minutieusement choisis, courts, très divers.

Je tiens à remercier les nouveaux collaborateurs de *Regard* qui ont permis la réalisation de ce dossier. Des experts en littérature roumaine qui ont su coordonner leur travail afin que ces quelques pages soient cohérentes, riches, et surtout agréables à lire.

Plus que jamais, bonne lecture. L.C.

Photo : Mediafax

Musée de la littérature roumaine, le 10 juin dernier. Des jeunes ont éparpillé des livres d'auteurs classiques roumains en signe de protestation contre les coupures de budget de la mairie pour le musée.

LES DIX GRANDS

de la littérature roumaine

Etudiés à l’école, lus à contrecœur ou tout simplement dévorés, ils ont influencé la vie de nombreux lecteurs pendant le dernier siècle et demi. Les Roumains leur doivent des révélations profondes sur leur manière d’être, notamment sur ce mélange bizarre de « râsu’ – plânsu’ » (rires et pleurs) qui les constitue.

Ion Creangă (1837 – 1889)

Esprit espiègle de la littérature roumaine, Creangă est le raconteur par excellence, à l’origine d’une belle lignée d’écrivains qui savent parfaitement maîtriser l’art de raconter des histoires. Instituteur, auteur de manuels scolaires, membre du mouvement « Junimea » (La Jeunesse) – courant de pensée réformateur de la société roumaine à la fin du 19ème siècle –, diacre chassant les corneilles le fusil à la main, Creangă a marqué la mémoire des lecteurs de tous les âges par le récit autobiographique de son enfance *Amintiri din copilărie* (Souvenirs d’enfance). Ses contes se retrouvent dans les premières bibliothèques des enfants, avec *La petite bourse aux deux liards*, *La fille de la vieillie et la fille du vieux*, *La chèvre et les trois chevreaux*, *Ivan la Musette*.

Mihai Eminescu (1850 – 1889)

Couronné par l’histoire de la littérature comme le poète national de la Roumanie, Mihai Eminescu est le cousin est-européen des grands poètes romantiques. Imbu de philosophie orientale, de Schopenhauer, Kant et Hegel, il construit un univers poétique centré sur le mythe du poète-génie, et ouvre la littérature roumaine au modernisme européen. Parmi ses poèmes les plus connus, on retrouve *Ode en métrique antique*, les cinq *Epîtres*, *Le soir sur la colline*, *Epigones*, mais surtout *Luceafărul* (Hypérion), poème à dimensions impressionnantes qui continue d’être appris par cœur par des cohortes d’élèves. Lui aussi membre de « Junimea », ami de Creangă, avec lequel il parcourait les collines moldaves à la recherche d’un bon vin, Eminescu a été inspecteur scolaire et un journaliste redoutable, dont les pamphlets à sujets politiques et sociaux faisaient trembler ses adversaires idéologiques. Son image continue d’animer la fierté nationaliste des autorités, qui lui dédient chaque année, à l’occasion de son anniversaire (le 15 janvier), des manifestations artistiques en grande pompe.

Ion Luca Caragiale (1852 – 1918)

Patron spirituel des Roumains, Caragiale semble avoir distillé au mieux l’essence d’un peuple déchiré entre le ridicule et le tragique. Dramaturge, nouvelliste, romancier, éditorialiste, il est le fin observateur d’une société qu’il regarde d’un œil tendre et en même temps cruel. Les personnages de ses pièces de théâtre (Une nuit orageuse, M’sieur Léonidas face à la réaction, La lettre perdue, Ainsi va l’carnaval) sont devenus des caractères toujours présents dans la société roumaine. Mœurs, galipettes amoureuses et politiques, tout est toujours là, sous nos yeux. Caragiale a introduit dans la panoplie des Roumains célèbres « Mitică », un type un peu badaud, impoli et stupide, qui se vante de tout savoir et de tout comprendre au monde qui l’entoure. Les « Mitică » vivent majoritairement à Bucarest et se retrouvent dans les petits bistrots, devant une bière. Caragiale est le père de Mateiu, auteur du livre culte pour dandys fin de siècle *Craii de Curtea-Veche* (Les Princes Noceurs de la Vieille Cour).

George Bacovia (1881 – 1957)

Noyé dans une tristesse sans fin, vivant à Bacău, une petite ville de province en proie à la pluie et l’oubli, Bacovia est le peintre de paysages désolants, l’idole des adolescents nihilistes et le poète préféré des adultes désabusés. Il s’est formé à l’école de Baudelaire et Verlaine, et a inauguré le courant symboliste dans la littérature roumaine. Vu par les critiques de son temps comme un poète mineur, il a été récupéré par l’histoire de la littérature et placé parmi les poètes les plus importants de l’Entre-deux-guerres, aux côtés de Lucian Blaga et Tudor Arghezi. Son nom est devenu synonyme de mélancolie dans le langage courant (« Oh, que tu es bacovien aujourd’hui ! »). Il a notamment été repris par Robin and the Backstabbers, l’un des groupes les plus en vogue de rock indépendant autochtone, et utilisé comme titre de leur premier album (Bacovia Overdrive).

Camil Petrescu (1894 – 1957)

Dramaturge, essayiste, poète, romancier, Camil Petrescu a marqué le début du roman moderne dans la littérature roumaine avec ses deux œuvres principales : *La dernière nuit d’amour*, *la première nuit de guerre*, qui s’inspire de sa propre expérience de combattant dans la Première Guerre mondiale, et *Le lit de Procuste*, apprécié pour la finesse de l’analyse psychologique. Intellectuel cultivé, connecté aux idées européennes, il considérait que la prose elle-même devait être imprégnée par la philosophie contemporaine, et que le roman était l’expression de la conscience. Petrescu utilise la narration à la première personne et préfère le relativisme de plusieurs perspectives. Les lecteurs l’appellent, avec affection, tout simplement Camil.

Hortensia Papadat-Bengescu (1876 – 1955)

Grande dame des lettres, Hortensia Papadat-Bengescu est la seule femme acceptée par le canon macho de la littérature roumaine. Elle fait ses débuts avec des articles et des poèmes écrits en français, publiés dans la presse d’avant-guerre. Et pendant la guerre, elle travaille comme infirmière à la Croix-Rouge. Son évolution littéraire est marquée par le soutien et l’encouragement d’Eugen Lovinescu, le critique le plus influent de l’époque. Son auteur préféré est Marcel Proust, passion qui se reflète dans sa manière d’écrire et de concevoir l’acte littéraire. Ses romans les plus connus font partie du cycle de la famille Hallip, ses personnages étant des nouveaux riches en proie aux drames de l’âme et aux maladies du corps. Elle a vécu ses dernières années dans l’oubli et l’isolement du régime communiste.

Eugen Ionescu (1909 – 1994)

Digne héritier de Caragiale et Urmuz (avant-gardiste, auteur d’une œuvre bizarre, poussant aussi loin que possible les limites de l’absurde), Eugen Ionescu est revendiqué en égale mesure par les Roumains et les Français. Il quitte la Roumanie en 1942 pour un poste d’attaché de presse à l’ambassade de Roumanie auprès du régime de Vichy. La cantatrice chauve, sa première pièce de théâtre, met en scène la tragédie du langage et l’absurde de la condition humaine. Le reste est histoire.

Emil Cioran (1911 – 1995)

Premier nom qui vient à l’esprit d’un lecteur étranger lorsqu’il s’agit de littérature roumaine, Emil Cioran a passé la majorité de sa vie en France, mais n’a jamais demandé la nationalité française (à la différence d’Eugen Ionescu). Ecrivain et philosophe, c’est un pessimiste tendre à l’esprit ironique et vigoureux. Condensant l’amertume et le désespoir dans des aphorismes pétillants, Cioran est le professeur d’autodérision préféré des jeunes Roumains anti-système. Ses livres, parmi lesquels *Sur les cimes du désespoir* ou *La tentation d’exister*, sont toujours lus en cachette pendant les heures de classe. Figure controversée (à cause de ses sympathies fascistes de jeunesse), inconsistante et discrète, Cioran a toujours refusé la gloire littéraire, affirmant qu’il n’était qu’un plaisantin.

Gellu Naum (1915 – 2001)

Notre plus grand surréaliste et l’un des derniers représentants de cette magnifique race en Europe, Gellu Naum a fait des études de philosophie à Bucarest et à Paris, où il fait la connaissance du groupe d’André Breton. Pendant les premières décennies du communisme, il publie des livres pour enfants et écrit des poèmes surréalistes et des pièces de théâtre, qu’il ne pourra sortir du tiroir qu’à partir de 1968. En dehors de ses volumes de poésie, il est l’auteur de deux livres culte, l’un pour adultes – *Zenobia*, une histoire d’amour invincible et magique –, et l’autre pour enfants – *Le livre d’Apolodor*, histoire attachante d’un pingouin qui traverse le monde à la recherche de sa famille. Ce dernier a notamment été transformé en voyage musical par la chanteuse Ada Milea. Gellu Naum a su superposer sa vie et sa littérature jusqu’à ce qu’elles se confondent et suscitent l’adoration amicale de nombreux lecteurs et écrivains.

Mircea Cărtărescu (n. 1956)

Membre de la fameuse « génération '80 », qui a apporté dans la littérature de la dernière décennie communiste un souffle frais, citoyen et irrévérencieux, Mircea Cărtărescu a débuté en 1980 avec *Faruri*, *vitrine*, *fotografii* (Fars, vitrines, photographies), et a publié ensuite encore trois volumes de poèmes, avant de passer définitivement au roman. Il est l’un des auteurs du volume collectif devenu livre culte *Aer cu diamante* (Air à diamants), aux côtés de Florin Iaru, Ion Stratan et Traian T. Coșovei. Après la chute du communisme, Cărtărescu publie la version intégrale de *Nostalgia* (Le rêve), et se consacre à son plus grand projet romanesque, la trilogie *Orbitor*. Sa réflexion critique sur le postmodernisme roumain, dont il est l’écrivain le plus représentatif, se concrétise dans une thèse de doctorat, matériel de référence pour toute mention du postmodernisme dans la littérature roumaine. Mircea Cărtărescu est l’auteur roumain contemporain le plus lu en Roumanie et dans le monde. Il aime Bob Dylan, dont il a traduit les chansons, et Franz Kafka.

Luiza Vasiliu

Simona Popescu a publié quatre volumes de poésies, un roman, *Exuvii* (en train d'être traduit en français) et des volumes d'essais. Des fragments de ses livres ont aussi été traduits en français, dont certains sont depuis inclus dans diverses anthologies. Professeur d'histoire de littérature roumaine à la Faculté des lettres de l'université de Bucarest, elle parle ici des principaux auteurs roumains – en toute subjectivité – et de la résonance de leurs écrits.

QUELQUES MOTS SUR EUX



Regard : Il est évidemment délicat de classer des auteurs par ordre d'importance, mais si vous deviez en citer trois pour la Roumanie, qui seraient-ils ?

Simona Popescu : C'est en effet frustrant de devoir choisir. Que répondrait un Français ? Montaigne, Artaud, Descartes ? Deleuze, Diderot, Breton ? Jarry, Proust, Gide ? Aloysius Bertrand, Lautréamont et Rimbaud ? Si je devais choisir des écrivains qui parlent de l'identité roumaine, pour un étranger,

je dirais... Mihai Eminescu, Ion Luca Caragiale et Ion Creangă.

Pourquoi eux ?

Ce sont nos classiques. Et c'est une triplète qui pourrait constituer une matrice identitaire. Eminescu parce qu'il est métaphysique et romantique. L'idéaliste, celui qui a un lien avec, disons, la transcendance. Puis Caragiale, car il est réaliste jusqu'au cynisme, et ironique. Pour mieux le cerner, je le citerai : « *Je sens énormément et je vois de manière*

monstrueuse. » Ensuite, Ion Creangă pour son innocence et son ingénuité. Il a écrit un livre important, *Amintiri din copilărie* (Souvenirs d'enfance, ndlr). Les Roumains sont un peu comme tous les trois.

Ils permettent le mieux d'appréhender l'identité roumaine ?

Oui. Dans le psychisme roumain, il y a de l'idéalisme, du réalisme jusqu'au pragmatisme ainsi que de l'ingénuité. Cependant, il faudrait à mon sens ajou-

ter d'autres noms : Dimitrie Cantemir, qui a été prince régnant de Moldavie vers 1710. Cantemir est un véritable esprit de la Renaissance, un philosophe et un écrivain. Il a notamment écrit le premier roman politique roumain, une allégorie, *L'histoire hiéroglyphique*. Un livre très actuel mettant en scène des animaux en lieu et place de politiciens. Il fut également un grand homme de sciences, reçu à l'académie des sciences de Berlin en 1714.

La liste ne s'arrête certainement pas là...

Je pense notamment à un autre écrivain qui vers 1800 a commencé à écrire une épopée intitulée *Țiganiada* : Ion Budai-Deleanu. Il s'agit d'un véritable chef-d'œuvre, une épopée comique post-moderne avant la lettre. Ce livre a pendant longtemps été méconnu car le manuscrit était resté dans un coffre chez lui dans une ville polonaise (actuellement en Ukraine). Heureusement, un jour, son gendre qui était allemand a mis la main dessus. Plus

près de nous, il y a eu Tristan Tzara qui a influencé grandement la culture européenne après avoir quitté Bucarest en 1915 pour Zurich, et Paris. Sans lui, on n'aurait jamais parlé de dadaïsme. Puis, les écrivains roumains de l'Entre-deux-guerres, Eugène Ionesco, Emil Cioran et Mircea Eliade. Ionesco a été influencé par un écrivain roumain, Urmuz. Pour moi, ce dernier est aussi important que Jarry. S'il avait écrit en français, il serait devenu mondialement connu. Ionesco disait de lui que c'était un écrivain de la tragédie du langage.

D'autres noms qui selon vous mériteraient d'être davantage mis en avant ?

Plus proches de nous, il y en a d'autres, moins connus, mais des écrivains extraordinaires : Max Blecher, qui a été traduit en français avant 1990, et après 1990 en allemand, avec une préface d'Herta Müller. Toujours lié à l'avant-garde, je citerai Gellu Naum, parti en 1937 à Paris retrouver son ami, le grand peintre Victor Brauner. Mais il a été obligé de revenir en Roumanie à

cause de la guerre. Je le considère un grand surréaliste européen. Et avant les années 1980, je rajouterais deux noms, peu connus ici : Radu Petrescu et Mircea Horia Simionescu. Ce dernier a écrit des livres très bizarres dont sa *Bibliographie générale*. Dans celui-ci sont inventoriés des dizaines de livres imaginaires. Il y a parfois des titres écrits par de vrais auteurs mais avec un contenu inventé. C'est une folie, un roman de type borgésien. Un équivalent serait le Serbe Milorad Pavić devenu, lui, très célèbre. Autres auteurs issus de ma liste subjective et personnelle, avec deux poètes philosophes qui n'ont pas d'équivalents en Europe : Mircea Ivănescu et l'onirique Leonid Dimov. Ivănescu a écrit une poésie philosophique qui a trait au souvenir et au temps. C'était une sorte de Proust, aussi post-moderne, mais en poésie.

Quelles ont été les principales influences de tous ces grands auteurs ?

C'est plutôt un auteur comme Tzara qui a influencé le reste du monde, on

L'ART ET LA MANIÈRE D'ORCHESTRER VOS TRANSFORMATIONS



Choisir Mazars, c'est privilégier l'excellence d'un partenaire qui vous accompagne à chaque étape de votre développement. C'est aussi la garantie d'un engagement de chaque instant, d'une écoute et d'une compréhension fine de vos enjeux.

Mazars à vos côtés, ce sont des équipes animées par une même exigence de qualité et de résultat partout dans le monde qui conjuguent leurs expertises en audit, consulting, fiscalité, solutions comptables opérationnelles, conseil en finance et transactions. Mazars, c'est l'art et la manière d'optimiser vos performances en conjuguant expertise et proximité.

Mazars est un groupe international d'audit, de conseil, d'expertise comptable et de services fiscaux et juridiques qui fédère les compétences de 13 800 professionnels dans 72 pays.

L'offre conseil de Mazars reflète l'ambition pluridisciplinaire du Groupe: faire bénéficier ses clients - grandes sociétés internationales, PME et organismes publics - de solutions globales et sur mesure qui les aident à mettre en oeuvre une dynamique de croissance durable.

www.mazars.com • www.mazars.fr



l'a souvent dit. Pareil pour Cioran et Mircea Eliade. Eugène Ionesco re-présente, avec Beckett, le théâtre de l'absurde. Caragiale n'a lui non plus été influencé par personne car il s'agit d'un écrivain atypique, 100% roumain. Quant à Eminescu, il a été lui influencé par la littérature et la philosophie allemande, notamment parce qu'il a fait ses études à Vienne, puis à Berlin. De manière générale, nous avons été influencés par les cultures allemande et française. A tel point qu'à un moment donné le poète et philosophe Benjamin Fondane a qualifié la littérature roumaine de « province » de la littérature française. Avant cela, loin dans le passé, nous avons eu l'influence de la culture russe, je pense à Cantemir, ainsi que polonaise, grecque. Et plus tard, dans les années 1980, il y a eu la littérature américaine.

Aujourd'hui les influences sont-elles aussi marquées ?

Depuis 1990 et l'avènement du « village global », les influences proviennent d'un peu partout. Pour donner un exemple, le Polonais Witold Gombrowitch est pour moi un écrivain essentiel. Mais il y a maintenant des écrivains du monde entier traduits en roumain. Grâce à Internet, les grandes librairies sont enfin accessibles. Avant la chute du communisme, c'était une autre histoire. J'ajouterai que selon moi, un bon écrivain est avant tout un bon lecteur. Le problème est que chez nous les gens ne sont pas trop tentés par l'écriture car cela ne rapporte ni argent, ni prestige. Si on ne peut pas vivre de la littérature, on peut toujours vivre pour la littérature, ici comme ailleurs.

Qui sont les écrivains roumains célèbres aujourd'hui ?

Les plus traduits sont Mircea Cărtărescu, Gabriela Adameşteanu, Dan Lungu et Norman Manea. Le plus connu d'entre eux est Herta Müller (lauréate du prix Nobel de littérature en 2009, ndlr) qui écrit en allemand et vit en Allemagne. Ces livres parlent de la Roumanie et sont d'une richesse incroyable en matière de langage. Mais il y en a d'autres que j'apprécie énormément, moins ou même pas du tout traduits comme Mircea Horia Simio-

nescu, Mircea Ivănescu, Dimov, Şerban Foarţă, Agopian, etc.

Y-a t-il des liens disons évidents entre la « vieille garde » et les écrivains d'aujourd'hui ?

Tout est lié, bien sûr. *L'histoire hiéroglyphique* de Cantemir a énormément compté pour Mircea Horia Simionescu qui l'a pris pour point de départ d'un de ses livres. Ion Budai-Deleanu et son « épopée » ont eu une grande influence sur Mircea Cărtărescu qui de son côté en a écrit une postmoderne, *Levantul – Le Levant* de Mircea Cărtărescu est annoncé chez POL pour la fin 2014 dans la traduction de Nicolas Cavaillès, ndlr. Urmuz a eu une influence énorme sur Ionesco, c'est connu, ainsi que sur Gellu Naum. Je pourrais continuer...

Ionesco aurait aussi été grandement influencé par Caragiale...

C'est sûr. D'ailleurs Caragiale a été très important pour la génération des années 1980, pour décrire un monde ridicule et monstrueux à la fois.

Et la jeune génération ?

Les jeunes sont... post-postmodernistes, extrêmement connectés à ce qui se passe dans l'actualité. De nos jours, le mot culture signifie un grand nombre de choses, avec aussi les soi-disant sous-cultures. Cet ensemble me paraît vivant et très intéressant, en particulier pour un écrivain, postmoderne ou post-postmoderne. Ecrivain du monde et non pas d'un pays, même si certains construisent des histoires très locales. Au final, ils sont polymorphes.

Quelle est la place des trois grands auteurs classiques que vous avez cités au début dans le subconscient des Roumains ?

Je ne suis pas spécialiste du subconscient roumain... Bon, Caragiale est le plus actuel. Il parle de ce monde qui est d'un ridicule saisissant. Tout est lié à cette « pantomime universelle », pour citer Diderot, dans laquelle nous baignons. Les écrivains qui font ce choix ne meurent jamais car le monde continue d'être comme tel. Mais si le pays poursuit sa mue, Caragiale pour-

rait devenir, enfin, un écrivain du passé. C'était l'espoir d'Eugen Lovinescu, un des critiques littéraires les plus importants des années 1930, quand la Roumanie était très européenne. On dit de Creangă qu'il aurait écrit sur l'enfance de manière universelle en écrivant sur sa propre enfance dans un village de Moldavie. Tous les enfants sont les mêmes, partout dans le monde, n'est-ce pas ? Creangă a écrit sur l'innocence et la malice des enfants, comme Jean-Jacques Rousseau.

Eminescu ?

Quant à lui, il est devenu le poète national, étudié à tous les âges. C'est un poids énorme, et puis il y a tous ces clichés véhiculés sur son œuvre. Mais Eminescu est un écrivain vrai car il a été un homme vrai. Pour moi, c'est là le véritable critère. Il a eu une pensée d'une grande envergure. Toutefois, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de Roumains qui aient lu tout ce qu'il a écrit.

Son œuvre est-elle en mesure de sublimer la réalité d'aujourd'hui ?

Pour certains lecteurs, c'est le cas. D'après moi, les écrivains n'ont pas une immense influence, en général. Mais ils peuvent changer la mentalité de certains individus, qui peuvent en influencer d'autres. On ne parle plus en termes de masse aujourd'hui. Caragiale, lui, a une résonance énorme avec ce que l'on vit car le monde politique actuel ressemble à ce qu'il a mis en exergue. Il décrit à un moment donné deux gazettes politiques. L'une dit que tout est blanc, l'autre que tout est noir. C'est pareil aujourd'hui avec nos postes de télévision, on ne sait plus où se situe la vérité. La Roumanie a changé mais la sphère politique est... caragialienne. En extrapolant, on peut se demander s'il n'y a pas un peu de Caragiale au sein même du Parlement européen. Mais j'espère que l'innocence va sauver le monde plus que la religion, comme le croyait Malraux, ou même la beauté, comme le croyait Dostoïevski, pour finir notre conversation sur notre tripléte d'or...

Propos recueillis par Benjamin Ribout.
Photo : Daniel Mihăilescu

Vers la *normalité*

Ce texte de l'éditorialiste Bogdan Stănescu analyse l'évolution de la littérature roumaine ces vingt-cinq dernières années, et sa lente mutation jusqu'à l'avènement d'une certaine maturité.

ON NE PEUT PAS PARLER DE LA littérature roumaine d'avant 1989 sans la rapporter à la politique et à l'idéologie, soit par contraste, soit par le degré de soumission qu'elle montrait vis-à-vis de celles-ci. Après les événements de décembre, la littérature a ensuite été totalement monopolisée par le courant

mémorialiste, par la littérature des « récupérations ». La liberté n'a pas amené avec elle une avalanche de romans écrits dans un esprit précisément de liberté ; une nouvelle forme de censure est apparue jusqu'alors inconnue des écrivains roumains : la censure du public.

Avant ne fonctionnait que le bouche-à-oreille, surtout si un roman contenait quelques attaques discrètes à l'adresse du régime politique. Mais après 1989, la littérature est entrée dans un couloir sombre qui a duré plus d'une décennie. La parabole politique, la littérature subversive étant devenues inutiles,



presque tous les grands noms des générations antérieures se sont tus brusquement, laissant la scène libre aux écrivains (encore) jeunes de la génération des années 1980, écrivains qui ont cultivé dès le début une attirance vis-à-vis des littératures de l’Occident, surtout la littérature américaine. Sans grand succès.

Pendant ces années-là, certains livres qui font aujourd’hui le délice du public et de la critique sont restés sans écho, des ouvrages comme *Levantul* (1990), le chef-d’œuvre absolu de Mircea Cărtărescu, *Sonată pentru acordeon* (1993), le choquant et splendide début du romancier Radu Aldulescu, ou le superbe volume de poèmes *Innebu-nesc și-mi pare rău* (1990) de Florin Iaru. Par ailleurs, la fragilité économique des jeunes écrivains des années 1990 a fait que le roman, la prose courte et la poésie entrent dans une phase d’hibernation créative. Pendant que les écrits d’hommes d’Etat interdits avant 1989 (Constantin Argetoianu, Ion Antonescu, Carol I et Carol II de Roumanie), et de certains intellectuels victimes du régime communiste (Ion Ioanid, Nicolae Steinhartd, Teohar Mihadaș) ou d’écrivains et philosophes se trouvant en exil (Ionescu, Cioran, Eliade) accaparaient les esprits.

A travers eux, les lecteurs récupéraient leur mémoire et apprenaient leur histoire contemporaine. Ceci étant, de façon parallèle, lentement, une nouvelle génération apparaissait donc, dans le rôle d’enregistrer le chaos apocalyptique qui a régné dans le pays durant la première décennie néo-communiste. Des poètes sombres comme Ioan Es. Pop et Lucian Vasilescu, des prosateurs pratiquant un réalisme cruel tels Radu Aldulescu, Daniel Bănulescu, Caius Dobrescu ou Petre Barbu, sont apparus à l’ombre du courant mémorialiste, journalistes pendant la journée, écrivains pendant la nuit. Petit à petit, notre littérature a redécouvert le sexe parmi les plis de la pudibonderie omniprésente durant le régime Ceaușescu.

Au début des années 2000, vers la fin de la tragique et grotesque décennie qui a suivi la prétendue révolution – pour paraphraser le titre d’un remarquable volume de critiques, dont

l’auteur, Radu G. Țeposu, est disparu tragiquement et prématurément –, la littérature roumaine est alors entrée dans une nouvelle phase, celle de la mémoire, de l’exploitation proustienne des souvenirs, espace qui a fait naître de vrais chefs-d’œuvres, étant donné que la littérature devenait son propre but et se libérait peu à peu du social et du politique. On peut citer les deux premières parties de la trilogie *Orbitor* de Mircea Cărtărescu, *Muzici și faze*, roman d’Ovidiu Verdeș, ou *Exuvii* de Simona Popescu. Des essayistes originaux ont fait leur apparition, auteurs qui ont réussi à se détacher du troupeau nationaliste au sein duquel se distingue, et de loin, Horia-Roman Patapievici, notamment pour son essai *Cerul văzut prin lentilă*.

« *Après 1989, la littérature est entrée dans un couloir sombre qui a duré plus d’une décennie*

Ce qu’on appelle aujourd’hui la génération 2000 est née dans le cénacle dirigé par Mircea Cărtărescu à la Faculté des lettres de Bucarest, cénacle mené ensuite par le poète Marius Ianuș qui a essayé de s’ériger en leader de cette génération. Quoique la majorité de ceux que la critique et le public voient comme parties essentielles de ce nouvel élan refusent cette position, des noms comme Elena Vlădăreanu, Marius Ianuș, Domnica Drumea, Ruxandra Novac et Răzvan Țupa (en poésie), ou Ionuț Chiva, Ioana Baetica et Sorin Stoica (en prose), sont associés à cette génération.

Simultanément (sinon plus tôt) se formait à Iași un mouvement littéraire qui a d’abord voulu se détacher de l’empreinte du politique et de l’argent. Il s’agit du Club 8, dont le *spiritus rector*, Dan Lungu, est à présent l’un des jeunes écrivains les plus lus. De ce groupe faisaient aussi partie les poètes Radu Andriescu, Dan Sociu et Michael Astner, et les prosateurs Lucian Dan Teodorovici et Radu Pavel Gheo.

Arriva l’année 2004 au cours de laquelle le marché du livre en Roumanie allait

connaître une certaine renaissance grâce à la campagne « Votez la jeune littérature roumaine », et la création d’une nouvelle collection de la maison d’édition Ego.Proză. L’idée était de constituer un habitat éditorial pour tous les écrivains roumains (en général jeunes) ressentant un manque d’intérêt du public vis-à-vis de leur littérature ; il fallait leur offrir autre chose que des tirages confidentiels et de petites maisons d’édition. Cette collection a fait naître des controverses, Ego.Proză fut accusée d’avoir soutenu la pornographie, encouragé le misérabilisme, etc. Mais c’est à ce moment-là que sont parus des livres qui ont marqué la conscience collective et lancé des auteurs. On peut citer Filip Florian (un débutant tardif, devenu rapidement l’un des écrivains les plus appréciés de sa génération), Sorin Stoica (un auteur exceptionnel de proses courtes, disparu prématurément), Dan Lungu et Lucian Dan Teodorovici.

L’année suivante, la maison d’édition Cartea Românească initiait une campagne similaire, dédiée cette fois aux jeunes poètes, tels Dan Sociu, Claudiu Komartin, Răzvan Țupa ou Elena Vlădăreanu. De cette manière, la génération 2000 sortait de l’« underground » et allait démontrer sa validité esthétique devant un public large. Et le pari a été gagné. Après des années 1990 moribondes, les collections de littérature universelle commencèrent donc à prospérer. On a fondé de très fortes collections de traductions comme Biblioteca Polirom, Raftul întâi – transformée depuis 2006 en Raftul Denisei – et des collections de littérature universelle de maisons d’édition comme Corint, Nemira, etc. Cette vague de traductions du début des années 2000 a beaucoup influencé la naissance de la génération 2000. Mais c’est aussi à partir de cette époque que nous sommes entrés dans une normalité uniformisante : nous souffrons des mêmes maux que dans les autres pays européens, nous toussons quand l’Europe tousse, et nous aimons les mêmes choses que le reste du continent, pas toujours de grande qualité.

Bogdan Stănescu
Photo : Mediafax



On sait rarement ce qui nous amène à lire tel ou tel livre. Parfois, l’objet reste longtemps sur la table ou sur l’étagère puis un jour, on ne sait comment, on a envie de l’ouvrir, de le lire, et c’est parfois le début d’une belle histoire. On se demande ensuite, mais pourquoi avoir tant attendu ? Pas de réponse, que des prétextes et peu importe, puisque la rencontre a finalement eu lieu. Voici quelques extraits représentatifs de la littérature roumaine des origines à aujourd’hui. Laure Hinckel *, qui signe cette sélection de textes, a pris le parti de présenter des œuvres traduites en français, facilement disponibles en librairie, et d’en proposer à chaque fois un très court extrait. Des auteurs dont le nom est parfois moins connu que d’autres.

Selection...



SITUATION PROVISOIRE

de Gabriela Adameșteanu (n. 1942), traduit du roumain par Nicolas Cavaillès, éditions Gallimard 2013

Au chapitre 16, le lecteur entend Sorin Olaru qui chuchote à l’oreille de son amante, Letiția. On entre ainsi, comme par effraction, dans leur intimité mais aussi dans le laboratoire romanesque de la jeune femme dont le livre s’écrit au fur et à mesure que l’histoire de sa vie se déroule...

Extrait p. 319 : « C’est la première fois que je dis à une fille que je l’aime, lui a chuchoté Sorin, les sourcils légèrement froncés, mais son regard était limpide, presque surpris de ce qui arrivait, et Letiția a posé sa tête, sans rien dire, sur son épaule. Quand il a rapidement ajouté qu’elle, par contre, elle ne venait

pas à leurs rendez-vous pour faire l’amour avec lui, mais pour engranger de la matière pour son futur roman, et qu’il ne saurait si elle l’aime qu’en lisant son livre, elle a ri, flattée, et lui a collé la tête entre ses seins nus. Elle pense effectivement à un roman, mais pourquoi l’écrire, si elle ne peut pas le publier sans détruire sa vie à elle et celle de deux hommes ? Les gens ont souvent des désirs contradictoires dont les assouvissements s’excluent réciproquement ; mais le hasard vient toujours mettre de l’ordre dans la confusion des esprits. Quand Sorin ne réussit pas à récupérer la clef et que l’intervalle entre leurs rencontres s’accroît, il ne lui reste plus à elle qu’à écrire à son sujet, dans son cahier : *Est-ce pour faire oublier tes origines malsaines que tu es entré dans le Parti dès la fac ?* »



LE GRAND DEPOTOIR

d'Eugen Barbu (1924 - 1993), traduit du roumain par Laure Hinckel, éditions Denoël, 2013

Dans le monde cru et coloré des faubourgs pauvres dans les années 20 à Bucarest, les animaux, chats et chiens, bestiaux d'abattage ou pouliches tiennent une place importante. Dans un chapitre d'une vivacité incroyable, l'auteur décrit les « amoueries » félines...

Extrait p. 327-328 : « ...quand février se pointait, on ne les tenait plus... Les chats étaient les premiers à attraper le feu au cul, c'était le début de la semaine de la baratte. Les noces sur les toits s'enchaînaient et les dogues en bas se ruaient contre les gouttières. Le toit de tôle du bistrotier trépidait des amoueries des matous. Les veilles commençaient. La lune se levait vers huit heures, piquée de rouille. Le zinc des toitures se couvrait d'une fine neige de lumière. Par les ouvertures des greniers s'élevaient les ronflements des félins. Des pelotes zigzagantes bondis-

saient sur les vitres de toit. La réponse était languissante, un miaulement profond. En bas dans l'ombre, près des tonneaux du bistrotier, la meute frémissait du museau. Les dogues se tenaient immobiles, le cou tendu vers la lune. Leurs dents comme des rasoirs avaient la lueur effacée de la nacre. Le griffard rayé de Stere se faufilait le long des cheminées en brique. Les chattes tombaient sur les apprentis. Lui, il s'immobilisait sur le faite, près du mur de moellon. Il ronronnait impassiblement. — Miaaaaoooooooo... Miaaaaoooooooo, entendait-on les chattes chez les voisins. Une fourrure ébouriffée remontait en douce les rails du toit. — Miarlaaaaauuu, miaaaaarllaaaauuu, faisait la réponse. Le matou faisait osciller ses moustaches. Les chiens, en bas, ne perdaient pas une miette du spectacle. La lune s'élevait en silence. Quand elle était assez proche, la mariée s'arrêtait. Le griffard faisait semblant de ne pas la voir. Puis il lui sautait sur le râble, la pinçait entre ses mâchoires puissantes et la culbutait. Il la retournait dans un sens et dans l'autre. »



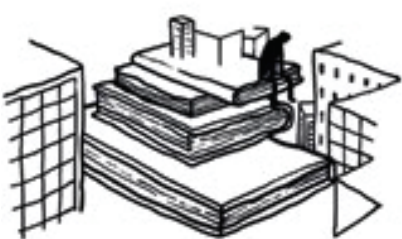
venu du temps diese

de Bogdan Suceavă (n. 1969), traduit du roumain par Dominique Ilea, éditions Ginkgo 2012

Quoi de mieux que l'ouverture de ce foisonnant roman pour vous donner envie de le lire ? L'arrivée du héros n'a rien de christique, mais allez savoir ? Le mystère qui plane sur cette introduction est à la mesure des révélations en cascade qui font de ce roman une plongée abyssale dans la Roumanie d'hier et d'aujourd'hui.

Extrait p.7 : « C'est moi qui raconte cette histoire. Toi, à ce moment-là, en connaissais déjà la fin et, tel l'oiseau qui, épiant depuis là-haut une fourmi-lière, aperçoit le torrent qui déferle vers son tertre, alors que les fourmis jouissent encore du beau soleil, tu voyais

déjà tout ce qui s'ensuivrait, depuis le premier instant de son entrée dans Bucarest et jusqu'au dernier souffle de ses prophéties. Lors de son entrée dans la ville, personne ne l'y attendait pour le glorifier, et lui-même n'y arrivera point à dos de mulet, sous un dais de rameaux d'olivier, quoique cette attente qui était dans l'air lui fût depuis longtemps destinée. On attendait tous quelque miracle. Tu te rappelles les années quatre-vingt-dix, avec tous leurs secrets et toute leur histoire jamais dite ? Voilà désormais venu le temps d'écrire leur véritable chronique. »



DEADLINE

d'Adina Rosetti (n. 1979), traduit du roumain par Fanny Chartres, éditions Mercure de France 2013

Qui est Skydancer ? Quand vous lirez le livre après avoir parcouru l'extrait qui suit, vous l'apprendrez. Skydancer vit dans notre monde ultra contemporain et le portrait qu'il en dresse est saisissant. Mais quels sont ses liens avec notre héroïne victime de burn-out ?

Extrait pp. 92-93 : « Après le refuge officiel de papa dans les bras de la rousse, je me mis à la recherche d'un travail acceptable, car désormais je me sentais plus ou moins responsable du sort de ma mère. A force d'aller aux entretiens et de répondre aux questions des demoiselles des ErHash (pour « ressources humaines ») avec des phrases que j'avais apprises par cœur, dans lesquelles on répète sans arrêt des mots comme « dynamisme »,

« proactif » et « déterminé », je réussis à me faire embaucher comme programmeur informatique dans une grande compagnie multinationale. Au début, cela ne me dérangeait pas de rester au travail jusque tard le soir, ni que mon bureau soit seulement une place au milieu d'une longue rangée d'ordinateurs, dans une grande salle dont les fenêtres étaient éternellement fermées, car j'étais convaincu que ce serait seulement temporaire, une sorte d'antichambre de ma vraie vie qui devait commencer une fois que je serais à la Faculté du Film. Lorsque j'entrais le matin dans le bâtiment de verre et d'acier, et que j'actionnais avec ma carte magnétique des portes ouvrant sur d'autres portes, traversant des couloirs recouverts de moquette blanche, marmonnant un bonjour à droite et à gauche aux collègues qui décollaient à peine le nez de leur écran, je souriais, réconforté par la pensée que tout était seulement une façade, un screensaver, un niveau de jeu que je devais franchir pour passer au niveau suivant. »

VEOLIA WATER SOLUTIONS & TECHNOLOGIES
est un des leaders mondiaux dans la réalisation des projets de stations de traitement d'eau pour les municipalités et le secteur industriel.

VEOLIA
WATER
Solutions & Technologies



L'AILE TATOUEE

de Mircea Cărtărescu (n. 1956), traduit du roumain par Laure Hinckel, éditions Denoël, 2009

Ancêtre fantasmé du narrateur, Witold est un prince polonais dont la riche famille implanta sur les rives du lac de Côme l’industrie de la soie. Plongeon dans le cœur du livre, dans ce petit monde électrisé par l’érotisme de la soie...

Extrait pp. 327-328 : « Rien n’épuisait l’attrait pour la soie et rien non plus n’apaisait l’appétit d’amour des femmes qui la portaient. Soieries et perles, perles et soieries s’empruntaient les unes aux autres la brillance moirée, la douceur au toucher qui anticipaient la caresse des cils, des seins, des lèvres entrouvertes. Les hommes adoraient croquer leurs femmes dans des flots de soie au cœur de leurs alcôves brûlantes. Les femmes vibraient de défier leurs rivales avec leurs écharpes et turbans de soie teints des plus éclatantes couleurs. Le premier

atelier ouvert à Pulawy parvint, au terme de quelques échecs, à produire une certaine quantité de fil de soie mais le climat, les cieux éternellement maussades de la Baltique, l’amertume des feuilles de mûrier sous ces latitudes ne semblaient pas favorables à l’entreprise. La Famille tenta de sauver l’affaire en l’exportant en divers endroits, par l’intermédiaire de son formidable réseau d’alliances politico-matrimoniales. Nulle part l’élevage des vers à soie ne donna de meilleurs résultats qu’en Italie du Nord, dans les quelques villages et bourgs sur les rives du lac de Côme où les animaux ailés semblaient se sentir comme chez eux. L’endroit était d’ailleurs aussi un paradis pour les hommes. Le long de ses eaux glacées s’élevaient des versants montagneux dominés par les gigantesques et impassibles sommets des Alpes, qui par endroits se reflétaient dans le miroir du lac. Tout un semis de petites villas peintes en rouge brique ou en orange, alternant les fenêtres étroites dans des cadres en stuc et de rêveuses et apotropaiques statues, ponctuait les alentours. »



LA VIE ET LES AGISSEMENTS D’ILIE CAZANE

de Răzvan Rădulescu (n. 1969), traduit du roumain par Philippe Loubière, éditions Zulma 2013

Les principes de M. Chiriță, ancien fonctionnaire laïque et rationaliste au service de la Securitate ont la vie dure. Mais pourquoi a-t-il invité Mme Sticlaru ? La voilà qui se livre à un drôle de simulacre....

Extrait pp. 224-225 : « Chiriță fit tous les efforts possibles pour penser à Marx. La couleur d’un rouge éteint des volumes de ses œuvres complètes, et des préfaces qu’il avait lues, lui était venue à l’esprit. Il pensa ensuite au portrait de Marx, dont la reproduction photographique figurait à la quatrième page, et au portrait géant des manifestations du 23-Août, de profil, où il était à moitié recouvert par Engels, lui-même à moitié recouvert par Lénine. — Donnez-vous la main, serrons-nous la main, fit madame Sticlaru, presque en transe. Sentez-vous un fourmille-

ment ? Quoiqu’il ne sentît rien, Chiriță, saisi par la solennité du moment, opina. La grosse femme, dans un chuchotis soutenu, les incita : — Pensez fort à lui, ne laissez pas vos pensées vagabonder dans tous les sens. Dans sa main droite, le colonel sentait ses doigts gonfler, transpirer, trembler et cela lui causait du dégoût. De sa main gauche, il serrait avec conviction les doigts d’Adi. — Il vient ? demanda-t-il, à bout de patience. Madame Sticlaru sursauta, et regarda autour d’elle. — Oh, dit-elle, je n’ai pas ouvert la fenêtre. Comment pourrait-il entrer, si je n’ouvre pas. — Ah, releva Chiriță, avec ironie, l’âme entre, donc, par la fenêtre. Que ne peut-elle la traverser, au lieu de nous faire crever de froid. — Vous dites toujours qu’elle est matière, alors, elle ne peut pas la traverser, pourquoi vous en étonnez-vous ? »



LES SAISONS

de Ana Blandiana (n. 1942), traduit du roumain par Muriel Jollis-Dimitriu, éditions Le Visage Vert, 2013

On croit tout connaître de la poétesse. Son nom célèbre, sa présence dans l’arène civique, ses poèmes. On ne connaît pas ses nouvelles. Quelques-unes ont été heureusement publiées. Rendez-vous au Printemps, deuxième nouvelle du recueil. Elle y parle de vous, de nous : c’est notre vie, notre temps et notre mémoire qui sont évoqués dans ces textes intimistes et élégiaques. Le texte commence par un intrigant : « – Chers épouvantails... »

Extrait p. 45 : « Peut-être n’êtes-vous pas habitués à ce que l’on vous parle de façon si directe. Autour de vous règne toujours un halo mystérieux qui engendre cet opportunisme gêné et réticent, mais surtout souriant, que

vous connaissez assurément si bien. Le fait que je vous parle comme à des êtres humains (et qui sait si vous n’en n’êtes pas tout de même d’une certaine manière) s’explique, en ce qui me concerne, par l’absence – peut-être anormale, mais totale – de cette inclination. Je vous suis attachée par un sentiment plus puissant, une fascination presque maladive, qui ne cessera qu’à l’instant où je vous aurai compris. Votre présence sur cette plaine dont je me languissais, crée un lien entre vous et moi plus fort que l’amour ou la haine : l’incapacité de comprendre. Je sens que j’oublie, je sens comment, au fil des heures, s’effacent de mon esprit encore une sensation, encore un personnage, encore un sentiment, me laissant suspendue au milieu de ce présent éternel et inexplicable parce que ses liens avec le reste du temps ont été dissous. J’oublie avec impatience, j’oublie avec volupté, j’oublie même avec une sorte d’empressement. »



DERNIERE NUIT D’AMOUR, PREMIERE NUIT DE GUERRE

de Camil Petrescu (1894 - 1957), traduit du roumain par Laure Hinckel, éditions des Syrtes, 2006

A 100 ans de la Grande Guerre, lisons le récit de guerre à la fois naïf et impitoyable du sous-lieutenant Gheorghidiu. Nous sommes en septembre 1916. Après la tuerie de Verdun, le front de l’Ouest s’enlise. En Roumanie, sur les rives de l’Olt, on se bat pied à pied. Stefan Gheorghidiu raconte sa grande bataille...

Extrait p. 299 : « Le bilan de la nuit... Nos troupes avaient fait huit cents prisonniers et avaient occupé toute la rive. Le colonel avait franchi la rivière la nuit, avec la première compagnie, sans qu’ils se fissent repérer. La 2e compagnie avait été surprise par les mitraillettes alors qu’elle traversait, quand les vigies ennemies s’en étaient rendu compte

et avaient donné l’alarme. La compagnie avait perdu plus de la moitié de ses effectifs. Moment de terreur et de hurlements. Le colonel avait été tué à l’aube, quelques instants avant que nous ayons vu, nous qui venions des réserves, l’ennemi allant à la contre-attaque dans les vapeurs laiteuses du matin. Quand vers le soir, dans un village sur l’autre rive, je séchai mes vêtements encore chargés de l’eau de l’Olt, l’ordonnance m’apporta, étonné, une nouvelle inattendue. « Sous-lieutenant... — Hein ? — ...vous savez, Maria Manciulea ? L’espionne, l’espionne de la nuit dernière ? — Eh, ben, dis... — Je l’ai croisée, elle est ici. Le général de division lui a donné mille lei et une paire de brodequins. Elle a passé l’Olt en tête d’un régiment pour montrer le chemin. »



LA TANIÈRE

de Norman Manea (n. 1936), traduit du roumain par Marily le Nir, éditions Seuil, 2011

La Tanière commence dans un taxi new-yorkais et à la page 57, c’est de nouveau dans ce type de véhicule que Norman Manea nous transporte. On y découvre un certain Peter en pleine reconversion professionnelle... Ce Roumain exilé espère devenir chauffeur de taxi : découvrons ce qu’il sait faire au volant de son « dragon sur roues »...

Extrait pp. 56-57 : « Pour son premier jour de travail, Peter devait se présenter avec l’une des limousines de Stolz au domicile d’une célébrité. Sommité universitaire, politicien ou diplomate, ce n’était pas très clair, un VIP, le reste ne comptait pas. Il fallait conduire cette célébrité à l’aéroport. Puis, le taxi limousine devait aller à une autre adresse, et à une autre encore, selon le programme établi par le dispatcheur de Stolz. Le novice s’était exercé pendant deux jours, trois heures durant, sur la voiture du concierge du petit hôtel où ils habitaient. *« La clé de contact, le pied sur l’accé-*

lérateur. Frein. A gauche, le frein. Le rétroviseur ! Le rétroviseur, attention au rétroviseur », avertissait le Mexicain transpirant d’angoisse. *« Doucement. Non, comme ça c’est trop lent. Pas assez de vitesse. Recule ! Comme ça, à gauche. Le pied, le pied, oui, sur le frein. Le pied sur le frein ! Accélère, comme ça. A gauche. Le rétro ! A droite, le rétroviseur de droite. Attention au rétroviseur. Tout le temps, attention au rétro. »* Les anciens cours socialistes guidaient ses mouvements chaotiques, la main, le pied, le regard travaillaient indépendamment. Les cheveux du Mexicain étaient collés par la peur, ses petites mains brunes tremblaient, ses yeux semblaient sur le point de sortir de leurs orbites, il multipliait les signes de croix, serrait sa petite tête dans ses petites mains, pour ne pas voir l’instant suivant. Mais Peter était parfaitement calme, satisfait de son entraînement, il aimait ce dragon sur roues. Il répétait un seul mot : « doucement ». Sa prière et sa devise : DOUCEMENT. C’est tout ce qu’il devait répéter, c’est tout, ce mot de passe allait apprivoiser les dieux. Doucement, tu conduis doucement, tu as le temps de corriger tes erreurs. La course de la mort, un burlesque film d’épouvante. »

LA SEXAGENAIRE ET LE JEUNE HOMME

de Nora Iuga (n. 1931), traduit du roumain par Claude Murtaza, éditions Le Square, 2014

On plante le décor, il n’évoluera pas tout au long du roman qui s’écrit avec tendresse dans le huis clos d’un appartement bucarestois. On pourrait plutôt dire qu’il se « dit » : c’est la voix de cette femme qui nous happe dès le départ. Attention, on y va :

Extrait p. 5 : « Je n’aime pas les cheveux courts, je n’aime pas les aisselles rasées, je n’aime pas l’herbe tondue ; mon instinct résiste à se laisser civiliser. C’est peut-être à cause de cela que, même actuellement, j’ai peur des

téléphones publics, des ascenseurs et des ordinateurs, que voulez-vous. La femme resserre ses jambes sous elle, tire le bas de sa jupe à ras des chevilles et lance avec ses petits yeux un regard oblique de bête sauvage. L’homme est assis sur une chaise basse en face d’elle dans une position inconfortable ; il a de longues jambes et doit relever les genoux presque sous le menton ; il porte une chemise de tissu ordinaire, aux manches retroussées au-dessus des coudes. Ses bras sont bronzés, musclés, et ses cheveux, très courts ; ses joues sont couvertes d’une barbe de trois jours, rousse. Ainsi, pas rasé, il est, ou plutôt semble être, comment dire, le type même de l’homme plutôt doué au lit. Il paraît plus jeune qu’elle d’au moins vingt-cinq ans. La femme en a soixante bien sonnés. »



LE LIVRE DES CHUCHOTEMENTS

de Varujan Vosganian (n. 1958), traduit du roumain par Laure Hinckel et Marily le Nir, éditions des Syrtes, 2013

A ce stade de la narration, l’auteur nous a déjà envoûtés par des récits de café, de pastramă, d’exodes sibériens et de grands-pères semillants dont la mémoire abreuve l’enfant assoiffé d’histoires... Voici ce que l’on raconte du « mage des fruits »...

Extrait p. 192 : « Ou bien peut-être ma vocation d’être le conteur, c’est-à-dire le premier lecteur, me fut-elle accordée par les quatre mages, ceux de la lumière, de l’ombre, de l’air et du temps, mais aussi par le cinquième que nous allons à présent connaître, Haroutioun Fringuian, le mage des fruits. Voici les fruits de nos traditions, disait grand-père Garabet. Tout d’abord, l’abricot. Les vergers d’abricotiers ont toujours fleuri sur les pentes du mont Ararat et c’est à peine au début du Moyen-âge que les premiers voyageurs ont emporté des noyaux et des branches dans le reste de l’Europe, en n’oubliant pas, au moment où tout ce qui vit reçoit un nom dans une langue qui ne change pas, de les appeler *Prunus armeniaca*. La couleur de l’abricot orne le fond du drapeau arménien, sur lequel sont disposés, en relief, les autres symboles nationaux. Certes, ce n’est pas la raison pour laquelle au milieu de notre cour, à Focșani s’élevait un vieil abricotier, mais ce qui est certain, c’est que nous l’aimions pour cette raison plus que tous les autres arbres et les divans moelleux pour les palabres à l’heure du café étaient précisément installés sous sa couronne ronde. Grand-père disait que la nuance orange de l’abricot est la couleur que l’on voit

de plus loin et que ce choix s’est avéré judicieux pour un peuple disséminé comme le nôtre. Le deuxième fruit est la grenade. Le fruit des fruits. Ronde comme une pomme, de la taille d’un coing, acidulée comme les oranges et les citrons, fruits de Jérusalem, à la peau épaisse pareille à celle des fruits tropicaux, avec de nombreux grains telle une grappe de raisin tenue au creux de la main et donnant un jus couleur de sang, quand on l’écrase dans son poing. Nous sommes frères de sang de la grenade. L’abricot est le fruit de ceux qui restent ensemble. En revanche, la grenade est le fruit de la solitude et de l’exode. »

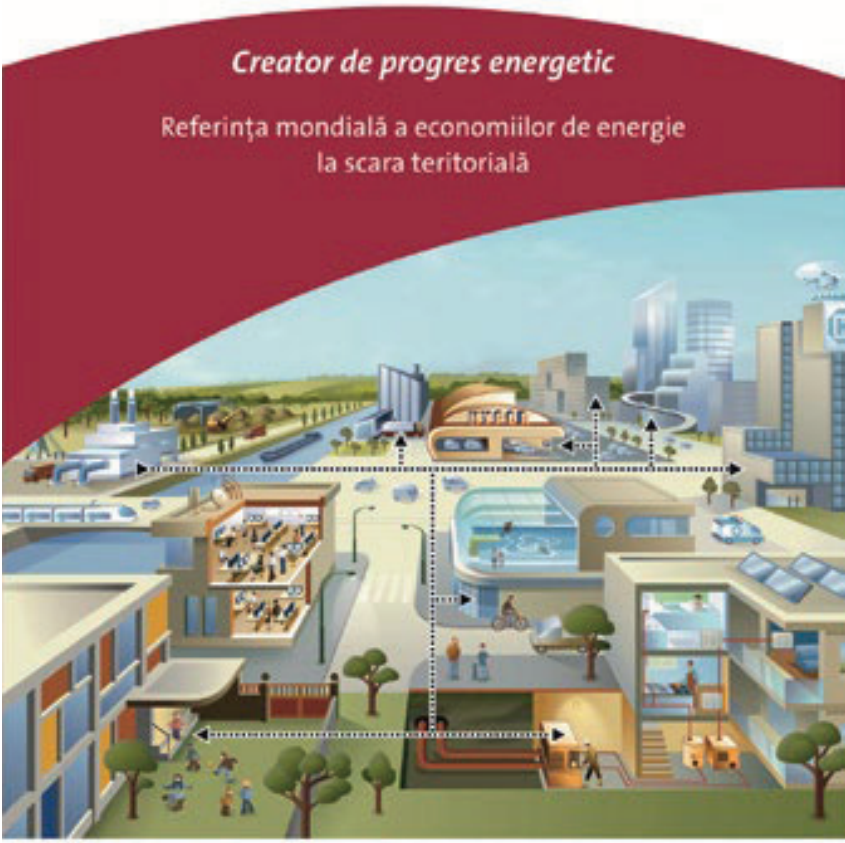
* Diplômée de l’Inalco (Langues’O) en langue et histoire roumaines, Laure Hinckel est traductrice d’une douzaine de romans et ouvrages de sciences humaines depuis 2005, dont des titres de Simona Sora, Lucian Dan Teodorovici et Ștefan Agopian à paraître en 2015 respectivement chez Belfond, Gaïa et Jacqueline Chambon. Elle est la secrétaire de l’Association des traducteurs de littérature roumaine et rédactrice en chef de sa revue en ligne Seine&Danube. Auparavant, Laure Hinckel a été correspondante en Roumanie pour différents titres de presse et radios dont *L’Événement du Jeudi*, *La Croix* et RFI.





Creator de progres energetic

Referința mondială a economiilor de energie la scara teritorială



Dalkia România S.A.
Str. Barbu Văcărescu, nr. 241A,
Barbu Văcărescu Offices, etaj 3-4, Sector 2, București
Tel. +40 21 322 86 347; Fax. +40 31 730 16 41
secretariat@dalkia.ro; www.dalkia.ro



Après une croissance de 3,5% en 2013, l'une des plus fortes en Europe de l'est, et des perspectives optimistes pour cette année, la Roumanie a subi un choc en apprenant que son économie était entrée en récession au deuxième trimestre 2014. S'agit-il d'un incident de parcours ou d'une tendance qui pourrait durer ?

LE PAS *trébuchant*

LE PRODUIT INTERIEUR BRUT (PIB) s'est contracté de 0,2% au premier trimestre et de 1% au deuxième par rapport aux trimestres précédents, menaçant les prévisions d'une croissance supérieure à 2% pour l'ensemble de l'année. Début 2014, le gouvernement et le Fonds monétaire international (FMI) avaient annoncé qu'ils tablaient sur une progression de 2,2% du PIB. Au printemps, cette attente semblait même être trop modérée mais, depuis, les grandes banques présentes en Roumanie ont revu à la baisse leurs estimations. La BCR a ainsi fait passer sa prévision de 3% à 2,3%, et ING Bank de 2,9% à 1,8%.

Pour nombre d'analystes, l'entrée en récession n'a pas été une surprise alors qu'ils avaient déjà averti que l'économie manquerait de combustible pour se développer en l'absence d'investissements publics massifs. « *La croissance économique spectaculaire de 2013 a été suivie par un rapatriement important des bénéfices des grands investisseurs étrangers, soit un milliard d'euros de plus par rapport à 2013. En outre, les investissements directs étrangers (IDE) ont chuté* », explique l'économiste Cristian Grosu. En baisse de 10,3% par rapport à la même période de 2013, les IDE se sont

élevés à 1,19 milliard d'euros, selon la Banque nationale. Si ces revers ne peuvent pas être imputés au gouvernement, d'autres lui sont directement imputables, ajoute M. Grosu... « *La hausse de certaines taxes, dont l'accise sur le combustible et l'introduction de nouvelles taxes (sur les constructions spéciales notamment, ndlr), ont eu un impact négatif, minant la confiance des entrepreneurs, qui rechignent à investir. S'y ajoutent la réduction drastique des dépenses publiques pour des investissements, expliquée par le souhait de maintenir le déficit sous*

contrôle, et l'effondrement du taux d'absorption des fonds européens. »

Selon les chiffres officiels, les dépenses en capital de l'Etat, qui auraient pu se traduire par de grands projets d'infrastructure et des créations d'emplois, ont chuté de 28,5% au cours des huit premiers mois par rapport à la même période de 2013. Le taux d'utilisation des quelque 20 milliards d'euros mis à disposition par Bruxelles jusqu'en 2015 a, lui, progressé d'à peine 3,46% depuis le début de l'année, s'élevant à 36,93% fin août. Si le rythme actuel se maintient, le risque que la Roumanie perde une grande partie des 2,8 milliards d'euros qui ne peuvent être utilisés que jusqu'à la fin de cette année est très grand, soulignent les analystes.

La décision du gouvernement de transférer vers les mairies, notamment du milieu rural, en pleine campagne électorale, environ 900 millions d'euros destinés initialement à des projets européens a suscité une vague de critiques. L'analyste économique Moise Guran fustige un « *crime économique* », et exige une enquête pénale contre les ministres à l'origine de cette décision. Selon un calcul réalisé par le quotidien

« *La hausse de certaines taxes, dont l'accise sur le combustible et l'introduction de nouvelles taxes (sur les constructions spéciales notamment, ndlr) a miné la confiance des entrepreneurs*

Pour l'économiste en chef de Banca Transilvania, Andrei Rădulescu, la récession pourrait ainsi se poursuivre au troisième trimestre. « *Nous sommes en récession technique et il est fort probable que l'on y reste vu le mauvais départ du troisième trimestre* », estimait-il le 12 septembre dernier. Selon lui, la progression de la production industrielle et du commerce de détail s'est ralentie, alors que les investissements ne donnent pas de signe de relance.

« *Je ne vois aucune raison pour que les choses s'améliorent au troisième trimestre*, estime de son côté M. Grosu. Au contraire, il y a des risques que la méfiance des investisseurs s'accroisse », ajoutant que le gouvernement devrait donner des assurances quant à la stabilité des politiques économique et fiscale en 2015 pour stimuler les investissements.

« *Nous craignons que l'Etat ne nous prenne à deux mains en 2015 ce qu'il nous a donné cette année* », souligne le président du Conseil des investisseurs étrangers Mihai Bogza, en référence à la baisse de 5 points des cotisations sociales (CAS) des employeurs. « *Les entrepreneurs demeureront réticents à investir ou à créer de nouveaux emplois tant qu'ils ne seront pas sûrs qu'aucune taxe ne sera majorée pour compenser la baisse du CAS* », explique-t-il.

L'économiste en chef d'ING Bank Vlad Muscalu plaide de son côté pour une plus grande prédictibilité fiscale... « *Si l'incertitude fiscale se poursuit au second trimestre, il est peu probable d'assister à une reprise des investissements, dont la baisse a mis la plus grande pression sur la croissance au cours des deux derniers trimestres*. » Pour l'instant, ING Bank compte sur une progression du PIB de 1,8% en 2014, « *mais cette prévision pourrait s'avérer trop optimiste* », précise M. Muscalu. Il cite parmi les inconnues de cette fin d'année l'utilisation des fonds européens, ainsi que les incertitudes liées à la stratégie économique du gouvernement qui sera formé après l'élection présidentielle.

En outre, selon lui, la promesse du gouvernement de réduire en 2015 la taxe sur les constructions spéciales, une taxe très critiquée par les investisseurs, doublée par l'entrée en vigueur de la baisse du CAS des employeurs, risque de faire exploser le déficit public. « *Ce déficit semble s'approcher en 2015 des 3% du PIB, loin de l'engagement du gouvernement devant les partenaires européens de le ramener à 1,4%. Cela fait redouter des mesures d'ajustement fiscal encore plus sévères que celles adoptées ces deux dernières années*. »

M. Grosu souligne en outre les risques liés à la situation en Ukraine... « *La facture pour les embargos réciproques institués par l'UE et la Russie viendra après janvier. Et la Roumanie sera sans doute affectée, car l'UE représente la principale destination de ses exportations*. »

Mihaela Rodină
Photo : Mediafax

GRAINE à cœur

La banque de ressources génétiques végétales de Suceava (*Banca de resurse genetice vegetale*) est une institution publique dont le but est de conserver la biodiversité des espèces végétales autochtones. Depuis plus de vingt ans, une équipe de quinze chercheurs s'active pour protéger ces espèces qui poussent dans les potagers des Roumains, et dont certaines sont en voie de disparition. Rencontre avec la biologiste Silvia Străjeru qui dirige cette banque de gènes.

Regard : Quelles sont les principales activités de votre groupe de recherche ?

Silvia Străjeru : Comme dans chaque pays européen, l'objectif principal de notre institut est de conserver au niveau national le fonds génétique de toutes les variétés de plantes qui ont une importance pour l'agriculture roumaine. Pour cela, nous collectons les graines auprès des paysans, de manière à enrichir notre collection qui s'élève maintenant à 17 000 variétés.

Nous multiplions et régénérons ces espèces dans nos champs expérimentaux ; car avec le temps, la capacité de germination se réduit. Et évidemment nous étudions et caractérisons les échantillons de chacune de ces graines. L'activité la plus importante reste la conservation. Cependant, ces dernières années, nous avons commencé à distribuer gratuitement des graines aux particuliers qui désirent les cultiver.

Justement, que signifie une graine ou une variété traditionnelle ? En quoi sa

conservation est-elle importante ?

Les graines traditionnelles, ou populations locales, sont celles qui n'ont pas subi de processus d'amélioration scientifique. Elles sont le résultat d'une sélection opérée par des générations d'agriculteurs qui les ont cultivées pendant des années. Par le biais de cette sélection empirique et naturelle, on a réussi à obtenir une variété adaptée à l'environnement, résistante aux maladies, à la sécheresse, et cela bien plus que les variétés hybrides utilisées dans le système agricole industriel.

Ces variétés traditionnelles, et c'est leur richesse, permettent de ne pas utiliser de substances chimiques car elles sont plus robustes, et peuvent donc être cultivées de manière écologique. De plus, au niveau du goût, la différence est flagrante. La saveur d'une tomate traditionnelle n'a rien à voir avec celle produite industriellement. De mon point de vue, les variétés traditionnelles sont supérieures aux variétés modernes au niveau qualitatif. Mais elles sont moins productives que les variétés hybrides créées dans les laboratoires qui, elles, sans fertilisants chimiques, ne donnent pas de résultat.

Que dit la législation concernant la protection des semences traditionnelles ?

Elle est commune à toute l'Union européenne : il est interdit de commercialiser des graines qui ne sont pas inscrites au catalogue européen des variétés et des semences. Nous avons donc le droit de cultiver ces variétés mais pas d'en vendre les semences, ce qui est

assez paradoxal. Certaines directives européennes permettent d'homologuer les graines mais les coûts sont énormes, et les petits producteurs ne peuvent pas se le permettre. Je pense qu'il serait judicieux que l'Union autorise une institution comme la nôtre à faire une telle démarche mais à moindre coût. Car à terme, cette législation va à l'encontre de la biodiversité.

« Nous collectons les graines auprès des paysans, de manière à enrichir notre collection qui s'élève maintenant à 17 000 variétés »

Selon un rapport de l'association Ecoruralis, l'Europe aurait perdu ces cinquante dernières années 80% de ses variétés traditionnelles. Quelle est la situation en Roumanie ?

La situation est inquiétante pour ce qui est des espèces textiles, notamment le chanvre et le lin, dont l'érosion

génétique est de presque 100 %. Avant, ces variétés étaient principalement cultivées dans le nord du pays et les gens étaient habitués à les travailler. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et les traditions qui leur étaient afférentes ont aussi disparu. On a perdu cette richesse culturelle qui donnait une individualité aux villages roumains. Dans le cas du maïs, 70% des formes anciennes ont disparu, et du côté des haricots, l'érosion génétique est de presque 80%. Heureusement, il existe encore des endroits où l'on trouve des variétés traditionnelles dans les cultures, notamment en Bucovine, dans le Maramureș et les Monts Apuseni. Par ailleurs, comme je l'ai mentionné, on a remarqué depuis quelques années que la tendance est de revenir à ces cultures plus traditionnelles, notamment au niveau individuel. Les gens sont davantage conscients qu'une alimentation saine et goûteuse est primordiale ; ils veulent donc avoir ces variétés dans leur jardin. Notre sécurité alimentaire tient dans ces graines.

Propos recueillis par Julia Beurq.
Photo : J.B.





GRUIA DUFAUT
AVOCATS - PARIS & BUCAREST

NOTRE SAVOIR-FAIRE
EST DE PROTÉGER
VOTRE INVESTISSEMENT !



DRIT DES SOCIÉTÉS – INVESTISSEMENT ÉTRANGER – DROIT DE LA CONCURRENCE – LITIGES ET ARBITRAGES
DROIT IMMOBILIER – PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE – DROIT COMMERCIAL – FUSIONS – ACQUISITIONS – DROIT SOCIAL

www.gruiadufaut.com

ROMANIA Bd. Hristo Botev nr. 28, sect. 3 / 030237 Bucuresti | Tél : +40 (21) 305 57 57 | Fax : +40 (21) 305 57 58 | bucarest@gruiadufaut.com
FRANCE 6 Avenue George V / 75008 Paris | Tél : +33 (0) 1 53 57 84 84 | Fax : +33 (0) 1 53 57 84 82 | paris@gruiadufaut.com

TOUJOURS PLUS DE MAÏS

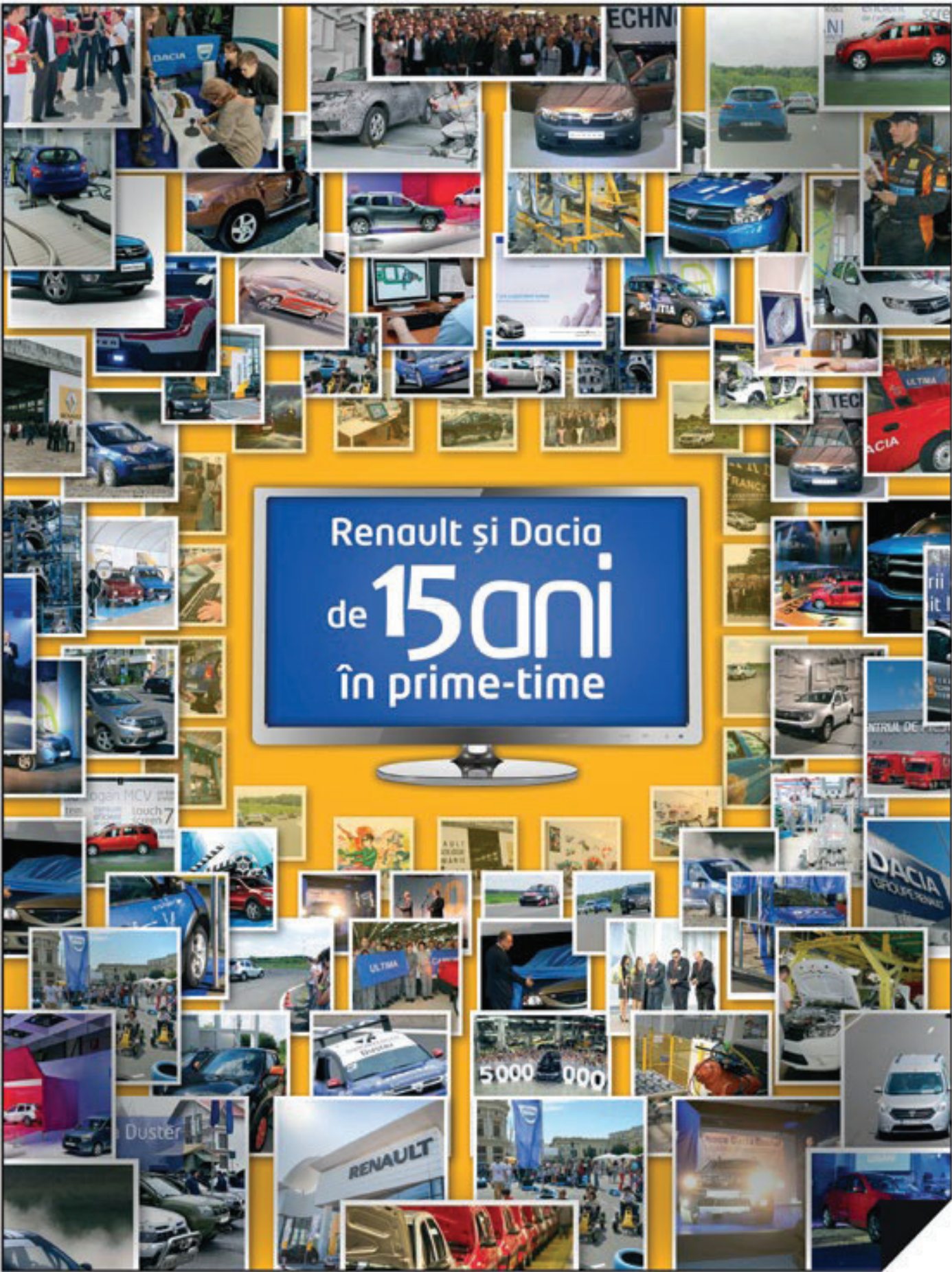
La Roumanie est le deuxième producteur européen de maïs après la France. Avec une production estimée à 11,5 millions de tonnes en 2014, le pays a renforcé sa position au sein du classement mondial des producteurs où elle occupe une honorable douzième place, derrière la Russie et le Canada. Ceci étant, les fermiers roumains ont des efforts à faire en termes de productivité : ils récoltent en moyenne 4,4 tonnes à l’hectare sur un total de 2,6 millions d’hectares de terres dédiées à la culture du maïs, tandis que leurs confrères français obtiennent presque le double – 9,5 tonnes – sur seulement 1,7 million d’hectares. De façon plus générale, grâce à des conditions météorologiques favorables, les Etats-Unis et l’Union européenne affichent des productions records, ce qui a entraîné déjà une chute du prix du maïs à son niveau le plus bas depuis ces quatre dernières années. I.S. Photo : Mediafax



Malade de dettes



Les Roumains risquent de ne plus pouvoir se faire soigner sur le territoire d'un autre Etat membre de l'Union européenne, vu que le gouvernement n’a pas remboursé ses dettes envers plusieurs cliniques et hôpitaux étrangers, a récemment souligné la Fédération des associations des Roumains d’Europe (FEDERE). Selon les données fournies par la Caisse nationale d’assurance maladie (CNAS), la Roumanie a accumulé des dettes de plus de 200 millions d’euros envers divers centres de santé européens, la plupart en Allemagne, en Italie, en Autriche et en France. Si Bucarest refuse de payer, ces établissements se verront contraints de fermer la porte à tout Roumain, même si celui-ci est muni d’une carte européenne d’assurance maladie ou du formulaire E112. La Roumanie vit depuis des années un véritable exode de ses patients, le nombre de ceux ayant choisi de se faire soigner dans un autre Etat membre étant déjà en 2012 six fois plus important qu’en 2008, toujours selon des données fournies par la CNAS. I.S. Photo : Mediafax



DERNIERES TENDANCES DU SYSTEME BANCAIRE LOCAL

A court terme, il est de toute façon clair que les banques roumaines se doivent d'abord de résoudre leurs problèmes de portefeuille de mauvais crédits accordés pendant les années de boom économique. La qualité des actifs bancaires est aujourd'hui la préoccupation numéro un des banques, la reprise des crédits passe en second. D'un autre côté, on assiste à un changement de mentalité des consommateurs vis-à-vis des produits bancaires. La génération Y a un autre comportement et d'autres relations avec les banques par rapport aux générations antérieures ; les banques doivent désormais adapter leurs produits rapidement, et être toujours plus innovantes. Les institutions de crédit qui auront intégré ces changements et les coûts qu'ils impliquent en ressortiront gagnantes.

Caixabank – Bucarest a fermé ses activités en Roumanie.



Le secteur éolien roumain a été ces dernières années l'un des domaines d'activité les plus florissants. Longtemps très rentable, la récente volte-face gouvernementale pourrait cependant lui couper les ailes. Reportage en Dobrogea où est concentré le gros de l'activité.

FORT contrevent

SUR LE BATIMENT DE LA MAIRIE

de Cogealac, dans le département de Constanța, se trouve une plaque mentionnant « Cez, sponsor de Cogealac »... « Il ont fait tellement de choses ici, lance sans se faire attendre Gheorghe Alexa, le maire de la commune. *Sans eux, on en serait encore à l'âge de pierre.* » L'école et le dispensaire ont en effet été réalisés ces dernières années grâce à des fonds du groupe énergétique tchèque Cez, présent sur plusieurs communes des environs. Tout comme les routes. Le maire en profite pour désigner certaines sociétés qui ont vu le jour à Cogealac depuis le début de cette idylle placée sous le signe du dieu Eole : laverie auto, petit restaurant et discothèque, etc. Quelques-unes appartiennent d'ailleurs à monsieur Alexa lui-même.

Un peu plus loin à la sortie de Cogealac, le siège flambant neuf de Tomis Team-Cez. Călin Andrei, opérateur sur le site de Cogealac-Fântânele-Grădina, revient sur la genèse du projet : « Cez est venu faire des tests de vent en 2007 et très vite, le parc s'est construit. Aujourd'hui, on produit 600 mégawatts (unité de puissance traduisant le potentiel de production d'une installation, ndlr) avec 240 turbines. » C'est tout simplement le plus grand parc éolien « on shore » d'Europe, réparti sur trois communes de Dobrogea.

Le décor est identique jusqu'à Fântânele, localité de 1 800 habitants. Trois kilomètres de champs d'éoliennes à perte de vue, avec de temps à autre un berger et son troupeau circulant sous de grandes hélices qui ronronnent. Le maire de la commune de Fântânele,

Gheorghe Popescu, est un homme tranquille. Sa commune aussi a pleinement bénéficié de la venue d'une société « *provenant d'un pays civilisé* ». Il raconte : « *Le parc s'est ouvert en 2009 avec 140 éoliennes installées sur des terrains privés. Généralement, ici, les locaux cultivent du blé, du soja, du tournesol et du maïs.* » Mais pour M. Popescu, les éoliennes n'ont aucune incidence sur le rendement des terrains. Et d'ajouter : « *Certains ont refusé par peur de se voir dépossédés de nouveau de leur terre, et l'ont regretté par la suite.* »

Au final, 30 turbines se trouvent sur des terrains appartenant à deux sociétés agricoles locales ; le reste – 110 propriétaires – sur des terrains appartenant à des paysans. « *Plus de 100 familles touchent 3 000 euros par an sans rien faire. On voit l'impact dans la commune. Avant, la route n'était pas asphaltée, et il n'y avait pas d'éclairage public. Certains ont acheté des bêtes, repeint les façades de leur maison, d'autres se sont acheté un appartement en ville avec un crédit correspondant à l'argent qu'ils empochaient chaque année* », affirme Gheorghe Popescu. Les canalisations et le gaz vont suivre pour des investissements de respectivement 500 et 300 000 euros. « *Les idées ne viennent pas de moi, ce sont eux qui proposent* », précise le maire. Pour ce qui est du courant par contre, les habitants paient. « *Il faut bien que l'on travaille pour quelque chose, c'est fini le socialisme...* »

Ce n'est que très récemment que la Roumanie a investi dans le créneau de l'éolien, désormais la plus productive des énergies vertes du pays, loin devant le photovoltaïque. La loi-cadre sur la

promotion de la création d'énergie électrique de sources renouvelables date de 2008. Tardivement, par rapport à d'autres pays, mais appliquée avec enthousiasme : 14 mégawatts (MW) installés en 2009, 462 en 2010 et 982 en 2011. Aujourd'hui, sur l'ensemble du territoire, on parle d'environ 3 000 MW. Près de deux milliards d'investissements auraient été effectués rien que dans le département de Constanța.



La Dobrogea dispose de conditions uniques en Europe : vent constant, surface plane et très faible densité de population. La superficie moyenne d'un champ éolien roumain est de 50 MW, bien plus que dans les autres pays européens. La loi permet par ailleurs aux producteurs d'énergie renouvelable de bénéficier d'un réel système de soutien avec l'octroi de certificats verts – titres négociables tant sur le marché national qu'international. Une garantie pour de nombreuses sociétés d'Europe de l'ouest flairant la poule aux œufs d'or.

Mais en 2013, le gouvernement fait marche arrière avec l'ordonnance gouvernementale 57/2013. Celle-ci modifie le système de soutien aux énergies renouvelables en réduisant l'émission de certificats verts, considérés trop nombreux. Les sociétés du domaine évoquent désormais des coûts de 100 euros par mégawattheure (MWh) – unité permettant de quantifier l'électricité réellement produite –, pour seulement 30 euros de profit. Malgré



le tollé, le gouvernement persiste avec l'entrée en vigueur le 17 mars dernier de la loi nr. 23/2014 validant l'ordonnance d'urgence.

« **Le gouvernement a dû contenter les sociétés générant davantage d'emplois et de fortes rentrées pour le budget de l'Etat** »

Raluca Popescu est la conseillère juridique de la commune de Peștera, toujours en Dobrogea. Trente turbines – 90 MW – ont été installées dans cette commune de 3 000 habitants, dont 800 ont émigré en Europe de l'ouest. « *Ici, l'investissement éolien s'élève à 141 millions d'euros ; 3,5 millions d'euros sont ainsi rentrés dans le budget local* », précise-t-elle. Plusieurs sociétés se sont ensuite positionnées pour investir dans cette commune très faiblement peuplée par rapport à sa superficie. Mais depuis l'annonce du gouvernement,

elles ont plié bagage.

Le maire de Peștera, Valentin Vrabie, très en colère, a envoyé en septembre un courrier au Premier ministre. « *Les prévisions tablaient sur 250 millions d'euros injectés dans le budget local sur plusieurs années. Les nouvelles règles du jeu condamnent l'un des rares secteurs de l'économie roumaine en pleine expansion* », poursuit Raluca Popescu. Selon le maire, il est clair que le changement de direction vise à soulager les grosses sociétés industrielles en réduisant de 85% les certificats verts qu'elles étaient contraintes d'acquiescer afin de soutenir l'énergie dite « propre ». « *Le gouvernement a cédé à leurs pressions* », déplore-t-il.

D'après Ionel David, de l'Association roumaine pour l'énergie éolienne, la belle époque de l'éolien est révolue. « *En 2012, il y a eu à peu près 1 000 MW produits. L'an passé, on est passé à 700 et cette année à 300* », relate-t-il. Il affirme qu'aujourd'hui les investis-

sements ainsi que la rentabilité sont proches de 0, alors qu'il y a deux ans, cette rentabilité atteignait 10,9%, soit le plafond fixé par l'UE. *« Pourtant, l'énergie éolienne produit aux alentours de 10% de l'énergie électrique du pays, tonne-t-il. En termes de production, la Roumanie a même dépassé l'Autriche ou la Grèce. »*

Les pro-éoliens misaient au plus fort des investissements sur 5 000 MW installés en 2016, et 9 000 MW en 2020. La facture était-elle trop élevée pour les consommateurs, gros ou petits ? Ionel David défend son secteur : *« La facture est certes plus élevée pour les foyers, mais de seulement 4 lei par mois. »* Pour lui, ce sont les grosses entreprises qui ont fait pencher la balance, arguant de la hausse de leurs coûts. *« Le gouvernement a dû contenter les sociétés générant davantage d'emplois et de fortes rentrées pour le budget de*

l'Etat. L'électorat y est aussi pour quelque chose, celui-ci étant plus important dans le Jiu qu'en Dobrogea, soutient le spécialiste. La multiplication des acteurs et des certificats verts a certainement entraîné une surproduction, mais dans le même temps, le pays n'exporte que 15% de son courant. » La Roumanie aurait par ailleurs déjà atteint ses objectifs de produire 20% de son énergie via les énergies renouvelables, avec un taux à 22,9%.

De leur côté, les associations environnementales qui n'avaient pas vu venir si vite la déferlante de l'éolien en Roumanie sont soulagées. « *Les études d'impact étaient bâclées, tout cela s'est fait de manière très sauvage*, rouspète Mihai d'une association écologiste de Tulcea. *La région est un couloir essentiel de flux migratoires pour les oiseaux, or toutes ces éoliennes ont forcément un impact sur ces populations. Car il s'agit*

de centaines et de centaines d'unités. Et je ne parle même pas de la faune locale, au pied des turbines. Ce développement anarchique ne pouvait pas se faire à l'infini. » Mais la bataille pour l'énergie « propre » n'est sans doute pas terminée. Lionel David poursuit : « Plusieurs acteurs du marché viennent de déposer une plainte au tribunal d'arbitrage international de Washington invoquant le principe des attentes légitimes des investisseurs. » Reste que certains ont déjà annoncé leur retrait. Du côté de Cez, la direction a affirmé qu'elle était attentive à d'éventuels reproches pour son activité éolienne. Cela n'inquiète pas pour autant le maire de Fântânele : « Je ne suis pas au courant, soutient-il. De toute façon, notre contrat court sur 20 ans. »

Benjamin Ribout

Photo : Corina Eredenta Moldovan-Florea

La chronique

DE MICHAEL SCHROEDER

L'OUTIL CŒUR

Il y a une quarantaine d'années, le chercheur américain David Maccoby a réalisé une étude sur les patrons dans les grandes corporations. Résultat : la plupart des managers étaient incapables d'aimer dans le cadre de leur travail. Par le mot « amour », nous entendons ici un certain état d'esprit avec lequel on interagit avec les autres. Ce travail a été plus tard repris par le grand psychanalyste américain d'origine allemande Erich Fromm dans son livre *Avoir ou être*. Selon lui, le manque d'amour, l'incapacité de vivre la vie à travers le cœur ont produit des comportements néfastes, et provoqué une surexploitation du cerveau au détriment du cœur.

Récemment, lors d'un séminaire aux Etats-Unis, j'ai pris connaissance d'un organisme américain, « Institute of Heartmath », qui concentre précisément ses recherches sur le cœur. Selon cet institut, le cœur est l'organe émettant le champs énergétique le plus fort, un champs de 30 à 50 fois plus fort que celui du cerveau, et qui s'étend jusqu'à environ deux mètres autour de nous. A noter par ailleurs que le cœur émet plus de signaux vers le cerveau que l'inverse. Enfin, le cœur aurait lui-même des cellules similaires à celles du cerveau.

De fait, on a tous plus ou moins fait l'expérience de voir comment la relation avec une personne qu'on ne connaît pas peut changer, évoluer, grâce au champs énergétique du cœur, sans dire un mot. Coup de foudre mis à part...

Revenons au monde de l'entreprise. En donnant plus d'importance au cœur, nous pouvons communiquer d'une autre manière avec nos collègues, partenaires ou clients. Voir le monde et les relations interpersonnelles à travers le cœur ouvre la voie à un nouveau style davantage porté sur le respect et la compréhension.

Une appréciation qui vient vraiment du cœur, authentique, a une force extraordinaire. L'institut Gallup qui examine régulièrement le niveau de satisfaction des employés à travers le monde a récemment découvert la chose suivante : quand un patron ignore complètement son collaborateur, le niveau de désengagement au travail se situe autour de 40%. Si un patron ne fait que critiquer son collègue, il le prend tout de même en considération, le niveau de désengagement n'est alors que de 20%. Et à partir du moment où un patron apprécie au moins une de ses qualités, le niveau de désengagement passe en dessous de 1 %.

Dr. Michael Schroeder est life & business coach à Bucarest.



Solutions
pour la gestion de
l'eau pluviale






Béton décoratif, en diverses
textures et nuances

Artevia

L'ART DU BÉTON








Béton auto compactant,
ZERO vibration!



Offre intégrée Lafarge

Avec une gamme complexe
de produits et services pour la
réalisation de grands travaux
d'infrastructure, **Lafarge**
offre aux constructeurs une
solution intégrée qui génère
d'importantes économies de
temps et de coûts.



LAFARGE
Construire
des villes meilleures™

EN BONNES VOIES ?

600 kilomètres d'autoroutes supplémentaires seront construites en Roumanie de 2014 à 2020, a affirmé début septembre le ministre des Transports Ioan Rus en détaillant son « Master Plan ». Par ailleurs, toujours selon le ministre, il faudra construire environ 2 500 kilomètres de voies rapides supplémentaires, 3 000 kilomètres de routes départementales, et enfin 140 kilomètres de routes contournant les grandes agglomérations urbaines. Ioan Rus a précisé que pour la période 2014-2020, le pays aura à sa disposition des fonds européens à hauteur de 6 milliards d'euros afin de moderniser son réseau routier, et de 3,5 milliards d'euros pour le transport ferroviaire. En attendant, le contrat pour la construction en partenariat public-privé de l'autoroute Comarnic-Braşov, l'un des principaux engagements du gouvernement de Victor Ponta, n'a toujours pas été signé en raison de la réticence des banques à financer le projet, dont le coût est estimé à 1,8 milliard d'euros. R.R. Photo : Mediafax



Moins de pression



Le Parlement roumain a approuvé le 17 septembre dernier les modifications nécessaires à la loi de l'énergie électrique et du gaz naturel afin de permettre au gouvernement de retarder le programme de libéralisation du prix du gaz pour la consommation des ménages. Le prix actuel pour la population sera donc maintenu jusqu'au 1er juillet 2016, et la date limite pour la déréglementation complète est repoussée de deux ans et demi (1er juillet 2021). Pour justifier cette décision, le ministre délégué à l'Energie, Răzvan Nicolescu, a souligné qu'au cours de ces deux dernières années le salaire moyen en Roumanie avait baissé, tandis que le prix final du gaz a augmenté de 16%. M. Nicolescu a par ailleurs précisé que Bucarest était en train de négocier avec Bruxelles cette modification du calendrier de libéralisation et que, le cas échéant, le gouvernement plaidera sa cause auprès de la Cour européenne de Justice. Le programme décidé en 2012 avec le Fonds monétaire international et la Commission européenne avait fixé au 31 décembre 2018 la date limite pour aligner le prix du gaz de production autochtone au prix international. R.R. Photo : Mediafax

DANS L'ESSENCE, TOUT FAUX

L'introduction au printemps dernier d'une nouvelle taxe sur les carburants – 7 centimes d'euro par litre – a plombé le portefeuille des automobilistes roumains, notamment pour le plein de Diesel, qui est désormais plus cher qu'en France. Selon le portail Europe Energy (energy.eu), début octobre un litre de Diesel était à 1,40 euro. En France, il n'était que de 1,27 euro. Ce tarif exorbitant pour la Roumanie – le pouvoir d'achat des Roumains n'est qu'à 54% de la moyenne européenne – est le même que celui pratiqué en Allemagne (1,40 euro par litre).

Diesel mis à part, les stations essence roumaines sont parmi les plus chères de l'UE. Le prix moyen du carburant est de 1,38 euro par litre, proche de celui en France (1,48 euro par litre), et bien au-dessus de celui d'autres économies plus développées, comme l'Autriche (1,34 euro par litre), la République tchèque (1,34 euro par litre), ou la Pologne (1,26 euro par litre) – données du début du mois d'octobre.

Par ailleurs, cette surtaxe mise en place dès le 1er avril n'a pas atteint l'objectif de remplir les caisses de l'Etat, loin de là. Les transporteurs routiers, qui sont parmi les plus gros consommateurs de carburant, évitent désormais d'alimenter leur poids lourd en Roumanie ; ils le font en Hongrie ou en Bulgarie où le prix du Diesel est jusqu'à 12 centimes d'euro moins cher par litre. Des statistiques officielles montrent qu'au lieu d'avoir augmenté le budget de l'Etat de 50 millions d'euros par mois, ce qui était prévu, la nouvelle taxe a provoqué une chute des ventes de carburant de 16% depuis son implémentation, soit une perte budgétaire de 11 millions d'euros par mois.

Carmen Constantin
Photo : Mediafax



Chez GDF SUEZ Energy România, nous vous apportons les énergies et les services essentiels à votre bien-être:

- fourniture et distribution de gaz naturel
- services techniques associés
- fourniture d'électricité
- production d'électricité éolienne
- conseils en matière d'efficacité énergétique

www.gdfsuez.ro

GDF SUEZ
ÊTRE UTILE AUX HOMMES

Ukrainienne depuis la chute de l'URSS, la ville de Tchernivtsi – Cernăuți en roumain – conserve le charme désuet d'un autrefois plus faste. A moins de 50 kilomètres de la frontière nord-est roumaine, la ville demeure un témoin rare d'un passé multiculturel riche dans un contexte national actuel plus que houleux.

SITUÉE AUX CONFINS DE L'OCCIDENT, la ville de Cernăuți a pris son essor durant la monarchie des Habsbourg, qui l'a reprise au Sultan de l'Empire ottoman à partir de 1775. Elle reçoit alors de nombreux colons autrichiens, juifs, polonais et ukrainiens, de la Galicie voisine principalement. C'est ici, dans la « petite Vienne de Galicie », désormais

Digne, MALGRE TOUT

capitale du duché de Bucovine, que se tient en 1908 la conférence qui doit décider quelle sera la langue nationale du peuple juif. Comme dans bien d'autres centres urbains de la région, les juifs composent alors la moitié de la ville, même si l'allemand reste la langue des élites.

A travers ces influences, la ville a connu une toponymie riche : Czernowitz pour les Austro-hongrois, Tchernovtsy pour les Soviétiques, Cernăuți pour les Roumains, et aujourd'hui Tchernivtsi pour les Ukrainiens. Préservée du tourisme, elle conserve par ailleurs une grande partie de son patrimoine historique, peu détruit par la guerre et les années

soviétiques. Preuve en est, ses nombreux bâtiments cossus et l'impressionnante université de Tchernivtsi, rebaptisée Yuri Fedkovic.

Construit en 1865, l'ensemble architectural monumental en briques de style néo-byzantin demeure un des joyaux de la ville. Jardins français et anglais y côtoient une église orthodoxe devant le bâtiment principal qui abritait la résidence des Métropolites de Bucovine et de Dalmatie. « A l'époque, les études étaient en allemand. Le droit et la philosophie s'adressaient aux Allemands et aux juifs, tandis que la théologie était destinée aux Ukrainiens et aux Roumains », explique-t-on sur place. L'université est désormais inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, et 15 000 étudiants y sont inscrits.

« On a réalisé que nos jeunes partaient à l'abattoir et que l'armée n'avait même pas de gilets pare-balles à leur offrir »

La population juive a presque entièrement disparu de Cernăuți, déportée en Transnistrie par le régime d'Antonescu. Ils seraient moins de 1 000 actuellement. Il reste également très peu d'Allemands, de Polonais ou d'Autrichiens. « Ici, la question du nationalisme ne se pose pas, on parle ukrainien, russe ou roumain », soutient une Ukrainienne assise dans la seule synagogue de la ville, où les orthodoxes ont pris l'habitude de se recueillir. Construite en 1923, elle a été rénovée l'an passé. L'école yiddish, toujours en activité, se trouve un peu plus loin.

A l'autre bout de la ville, le cimetière juif, symbole de la grandeur et de la décadence de la communauté juive de Bucovine. Personne à l'entrée ni même dans les travées de cet immense et admirable bateau ivre à l'abandon, perché sur une colline. Une végétation luxuriante a envahi la plupart des stèles, quelques-unes droites, l'immense majorité tordues, penchées face contre terre au milieu d'un chaos organique. Mal entretenu mais emblématique, ce cimetière devrait apparaître dans le film consacré à la vie de Traian Popovici. Le « juste » de Cernăuți, maire

roumain de la ville pendant la guerre, a sauvé 16 000 juifs de la déportation. Hollywood prépare son « biopic » avec Dustin Hoffman, dont la famille est originaire de Iași.

Malgré ces multiples chamboulements, la ville conserve son aura de carrefour. « C'est à Tchernivtsi que se trouve la plus grosse concentration de visas de toute l'Ukraine », assure Vitaly, homme d'affaires trentenaire, près du bazar de Kalinka, le deuxième plus gros du pays après celui d'Odessa. « Ce bazar de l'autre côté du Prut n'est pas vieux. Avant, il y avait plusieurs foires en ville. Petit à petit, elles se sont déplacées vers la périphérie pour avoir davantage d'espace. » On décharge au milieu des échoppes toutes sortes de produits dans une agitation perpétuelle. Les

prix sont bas par rapport à la Roumanie voisine, d'où les nombreux trafics frontaliers.

Mais pour les Ukrainiens, les temps sont durs. La monnaie nationale, la grivna, a été dévaluée à hauteur de 80% depuis le début du conflit avec la Russie. Dans un très bon anglais, Vitaly râle contre l'augmentation des prix, et son constat est amer... « Si nous n'avions pas ce diable de Poutine en face, on s'en sortirait. Au final, on a le sentiment que l'Europe nous a abandonnés, par peur de lui. C'est horrible, des jeunes sans expérience partent se battre à l'est, dit-il. Mais dans quelle armée ? Ce sont des groupes locaux composés de volontaires. Ianoukovitch n'a investi dans rien, ni dans l'armée, ni dans quoi que ce soit. Lui et sa clique





se sont juste enrichis, voilà tout. » Il reconnaît l'air grave que la perte de la Crimée représente une plaie béante qu'il sera dur de refermer. « Il ne faut pas se faire d'illusions, on n'est pas près de la recouvrer », prédit-il fataliste.

L'EMPREINTE ROUMAINE

La « grande Bucovine », unissant les régions de Suceava et de Cernăuți, a cessé d'exister à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour intégrer l'URSS. Mais une minorité de Roumains compacte se retrouve au sud de la région de Cernăuți, ils seraient 180 000 au total, dont 20% habitant la ville. Iurie Levciuc travaille au Centre bucovinien pour la promotion de la culture roumaine. « C'est un véritable travail patriotique que l'on fait ici, commence-t-il. En ce moment, on essaie de créer un poste de télévision en ligne en roumain, afin que la Roumanie se rende davantage compte de nos traditions. On fait aussi des reportages dont beaucoup sont repris par des télévisions roumaines. Récemment, on a réalisé un film sur les déportés roumains de Cernăuți envoyés en Sibérie et au Kazakhstan par les Russes pendant la Seconde Guerre mondiale. » Les chiffres officiels parlent de 60 000 Roumains déportés entre 1940 et 1941, puis entre 1944 et 1955.

Aujourd'hui, la culture roumaine n'est plus mise à mal. Le centre organise

notamment un festival de folklore roumain qui a lieu chaque été. Cette année cependant, celui-ci a été reporté pour cause de deuil national. Iurie raconte... « Deux jeunes de Cernăuți sont morts au combat, on a donc décidé de changer les dates. En fait, c'est à partir de là que l'on a réalisé que nos jeunes portaient à l'abattoir et que l'armée n'avait même pas de gilets pare-balles à leur offrir. Tous les soirs, au lieu de rentrer chez eux, les gens sortaient bloquer les routes. » Iurie avoue que ce qui se passe

aujourd'hui avec ce conflit constitue un « stress énorme ». Et reprend : « Nous avons 700 prisonniers chez les Russes, on s'attend à tout. Ici, on méprise également notre classe politique qui parle mal notre langue, avec toutes sortes de mots russifiés. »

Les actualités diffusent en boucle des reportages sur la situation dans l'est du pays. Et depuis le mois de juillet, une loi vise à limiter la propagande russe via les films et les séries télévisées véhicu-

lant une image négative de l'Ukraine. Deux films se sont déjà vu interdits. Une goutte d'eau quand on sait que la grande partie de l'espace audiovisuel de l'Ukraine est russophone. La première chaîne du pays serait même pro-russe. Les Etats-Unis l'ont compris et financeraient de leur côté des journaux ukrainiens anti-russes. Pour l'heure, films et séries télévisées russes sont largement diffusés, non sous-titrés en ukrainien. Traitement de faveur quand on sait que tout le reste est doublé en ukrainien.

Conquérir l'espace médiatique est

devenu crucial. George Bodnăraș, 25 ans, roumanophone et présent place de l'Indépendance à Kiev l'hiver dernier, s'y attèle. « Un syndicat des journalistes a été créé au moment de l'Euromaïdan (le grand rassemblement pro-européen place Maïdan, ndlr). Ici, j'ai fondé Cernăuți 24, un quotidien gratuit que l'on tire à 5 000 exemplaires par jour. Notre but est de mieux informer les gens d'ici », explique-t-il. Entre-temps, la situation a tourné au vinaigre à Cernăuți avec l'attaque de l'administration régionale en début d'année. « La première fois, ce sont des radicaux de Ternopil (région limitrophe, ndlr) qui sont venus allumer la mèche. Puis, petit à petit, les gens sont eux aussi descendus dans la rue. » Certains locaux n'hésitent même plus à financer l'achat de gilets pare-balles en provenance de Pologne – 500 euros

pièce – pour ceux qui combattent les milices pro-russes à l'est du pays.

« Lorsque l'ordre de mobilisation est arrivé dans mon village de Ostrița (3 000 habitants, à majorité roumanophone, ndlr), il était question de 280 jeunes. C'est alors qu'il y a eu le blocage. La presse parlait de tensions ethniques, de Roumains qui s'opposaient au gouvernement et qui étaient pro-russes. Mais c'était de la manipulation. Au final, ces tensions profitent aux Russes », soutient George Bodnăraș. Au milieu de ce tumulte, l'éclairage public nocturne à Cernăuți est appelé à fonctionner par intermittence afin de réduire les coûts. Mais la ville, malgré tout, tente de rester digne.

Texte et photos : Benjamin Ribout

Une grande ville d'auteurs

L'héritage architectural et culturel de Tchernivtsi est le plus beau témoin de son lustre d'antan. Un grand nombre d'auteurs majeurs ont vu le jour et grandi ici. Si les Roumains n'oublient pas que Mihai Eminescu y a effectué son collège et son lycée, la ville a aussi vu grandir deux immenses écrivains et poètes de langue allemande : Paul Celan et Gregor von Rezzori. Celan, juif roumain qui a passé une grande partie de sa vie en France, est considéré comme « le » poète de l'Holocauste. Gregor von Rezzori, notamment acteur chez Louis Malle, est mondialement connu pour ses Mémoires d'un antisémite. Il a en outre écrit des petites histoires situées dans un pays imaginaire appelé « Maghrebinia ». Celles-ci constituent une évocation parodique de la Bucovine, de l'Autriche-Hongrie et de la Roumanie de sa jeunesse. Autre figure incontournable : Aharon Appelfeld. Né dans la région de Cernăuți puis déporté en Transnistrie d'où il s'est échappé en 1942, il est considéré comme le plus grand écrivain israélien de langue hébraïque de la fin du 20ème siècle.



Protégée par des murailles de roches sablonneuses au pied de la montagne Pirin, au sud-ouest de la Bulgarie, Melnik est la plus petite commune du pays : moins de 300 habitants et une seule rue principale. Mais elle recèle d'histoires et de traditions millénaires.

Petit joyau BULGARE

Avec ses maisons blanches de style « Renaissance bulgare » et ses pyramides de sable en arrière plan, Melnik offre un décor unique, à seulement 20 km de la frontière grecque. Le préfixe « mel » (craie) fait d'ailleurs référence à ces roches sablonneuses. Les premiers fondements de la cité datent des Thraces, mais elle s'est surtout développée au Moyen-âge et particulièrement au 13^{ème} siècle grâce aux échanges commerciaux avec l'Ouest. Melnik a même compté jusqu'à plus de 20 000 habitants, mais il n'en reste aujourd'hui que 250 personnes environ. Successivement sous domination romaine, byzantine, serbe, ottomane et slave, elle est désormais la plus petite commune de Bulgarie voire... du monde comme le prétendent ses habitants.



« Sveta Varvara », Sainte Barbe ou Barbara, est l'une des églises de Melnik aujourd'hui en ruine, mais toujours fréquentée. Sa construction daterait de l'âge d'or de la commune, vers le 13^{ème} ou 14^{ème} siècle. Située à l'extrémité nord, elle est dédiée à Barbe, torturée puis tuée pour avoir adopté le christianisme au 3^{ème} siècle. Une icône de cette Sainte est toujours à l'entrée de l'édifice, et l'on peut s'y recueillir là où se trouvait l'ancien chœur.

L'ART MODERNE DU CAFÉ





**Mesdames et Messieurs,
NESCAFÉ® Dolce Gusto® MINI ME!**
Son extérieur mignon cache une vie secrète. Un chef-d'œuvre sous la forme d'une tasse de café: avec ses 15 bars de pression, MINI ME concentre toutes les performances du système NESCAFÉ® Dolce Gusto® dans un format compact. Une qualité professionnelle qui permet de réaliser en un tour de main les 23 boissons de la gamme.



LE CAFÉ N'EST PAS QUE NOIR
www.dolce-gusto.ro



Au nord-est de Melnik, une autre église est dédiée à Saint Antoine, guérisseur des maladies mentales. A une époque, on y envoyait les esprits « possédés » par les démons... L'édifice date de 1869 et fait partie du programme européen « Ponts culturels », ce qui a permis sa rénovation. Unique en Bulgarie pour sa forme en trapèze, l'édifice fait aujourd'hui partie du patrimoine culturel et historique national – Melnik compte 96 bâtiments classés monuments historiques. Outre sa forme atypique, il est également remarquable pour ses icônes et sa partie droite traditionnellement réservée aux femmes.



Depuis l'époque de ses échanges commerciaux avec la République de Venise, à partir du 13^{ème} siècle, Melnik est bien connue des œnologues. L'ancien Premier ministre britannique Winston Churchill aurait même commandé du vin de la région pour le mariage de son fils. Connue sous le nom de « Shiroka melnishka », son cépage rare est le résultat de la culture de petits raisins foncés venus de Syrie et des connaissances vinicoles millénaires issues de la civilisation thrace. Aujourd'hui, les sites les plus modernes de la région peuvent traiter jusqu'à 250 tonnes de grappes par an. Mais la production à Melnik reste avant tout une activité familiale, traditionnellement célébrée lors de la fête des vendanges (16 octobre) et de celle du vin (14 février).

Texte et photos : Dimitri Dubuisson

Que se passe-t-il dans les rues de Kiev aujourd'hui ? Quel est son quotidien ? Fin septembre, au bouclage de ce numéro, la guerre à l'est de l'Ukraine n'était pas terminée. Les milices pro-russes bataillaient toujours contre l'armée loyaliste. Mais dans la capitale, même si les signes du conflit sont là, le calme prédomine. De jour comme de nuit, Kiev est une grande ville comme les autres.

AUTOUR DE *Maïdan*

SUR LE PLATEAU D'UNE EMISSION de grande écoute de la télévision ukrainienne, l'atmosphère est tendue. Plusieurs invités débattent de la situation dans l'est du pays : « terroristes », « invasion », « souveraineté », « tanks »... La thématique de la guerre domine. Avant que le présentateur ne demande le silence ; les résultats du référendum écossais viennent de tomber donnant la victoire aux unionistes. Il sera brièvement commenté. En Ukraine, au soir de ce vendredi 19 septembre, on est en guerre. Depuis avril, les combats entre les milices pro-russes des régions de Donetsk et Louhansk et l'armée loyaliste ukrainienne ont fait plus de 3 000

morts. Et malgré les nombreux cessez-le-feu et le retrait progressif des pièces d'artillerie, la situation à la fin du mois de septembre restait incertaine. Quelques heures plus tôt, place Maïdan, dans le centre de Kiev. Un soleil doux accompagne des promeneurs qui passent devant le grand obélisque, là où tout a commencé, là où furent filmées les premières images de l'insurrection, mondialement diffusées. En février dernier, suite au refus de l'ancien président Viktor Ianoukovitch de signer un accord d'association avec Bruxelles, le régime tombait sous la pression populaire. Après la « révolu-

tion orange » de novembre 2004 qui évinça une première fois du pouvoir ce même Viktor Ianoukovitch, les Ukrainiens faisaient de nouveau entendre leur voix, affrontant pendant trois mois les forces de l'ordre. La place Maïdan de Kiev, ou place de l'Indépendance, fut le centre névralgique de cette bataille qui a mobilisé environ 500 000 personnes, fit plus de 80 victimes, et s'est désormais déplacée à la frontière orientale du pays. Avec de nouveaux enjeux mais une même ligne d'affrontement : se rapprocher de la sphère d'influence russe, ou pas.

Dans la capitale, on reste évidemment

Le quartier de Podil.



marqué. Des photos de l'insurrection de février et de l'armée loyaliste combattant à l'est ont été imprimées sur de grands panneaux d'environ trois mètres de hauteur disposés sur le parvis principal de Maïdan, juste devant l'obélisque. De l'autre côté de l'avenue Khrehtchatik qui traverse la place, deux bâches immenses dessinées d'un paysage bucolique, des oiseaux, de la vigne, cachent l'un des bâtiments incendié pendant l'hiver. Avec une inscription démesurée : *« Gloire à l'Ukraine, gloire à nos héros ! »*. Pas de regroupement particulier, seuls quelques jeunes gentiment marginaux jouent du tam-tam. La circulation est fluide. Deux jours plus tard, le dimanche, un grand écran retransmettra la marche de Moscovites dénonçant l'attitude trop belligérante du Kremlin vis-à-vis de son voisin ukrainien. Mais il y aura peu de spectateurs, ce sera un jour de pluie.

« Il n'y a pas d'impulsivité ici, je dirais même qu'on y bénéficie d'une atmosphère presque méditerranéenne, le rythme est plutôt lent, souligne l'écrivain ukrainien né à Saint-Petersbourg Andreï Kourkov, qui s'est souvent inspiré de Kiev dans ses ouvrages. Depuis le début des années 2000, on se sent vraiment dans une ville européenne civilisée. Dans les années 1990, elle était sous l'emprise des mafias et il y avait beaucoup plus de corruption. » L'homme est pressé, renommée oblige, mais

prend le temps de parler de sa ville... *« Pendant les affrontements de cet hiver, la vie suivait son cours dans les rues proches de Maïdan. Il y avait de temps en temps quelques groupes de jeunes qui scandaient leur ralliement aux insurgés, mais c'est tout. Ce n'est que la nuit que des bandes brûlaient des voitures afin de remonter les gens contre les manifestants, mais cela n'a pas marché. »*

Cette ambiance plutôt paisible est perceptible, malgré la guerre à l'est. Et même si des images ou des mots reviennent rappeler l'actualité à chaque coin de rue. Les panneaux publicitaires sont souvent utilisés par les autorités pour mettre en exergue les actions courageuses de l'armée loyaliste ; en alternance avec le portrait de l'ancien champion du monde de boxe Vitali Klitschko, figure des manifestations anti-lanoukovitch, et maire de Kiev depuis le 25 mai dernier – l'actuel président ukrainien pro-occidental Petro Porochenko a été élu le même jour.

Les treillis militaires sont présents, mais en petit nombre, et le drapeau ukrainien flotte parfois aux vitres des voitures. Sur l'avenue Khrehtchatik qui part de Maïdan, les boutiques de mode se suivent avant d'arriver à la grande halle avec ses fruits, légumes et divers produits parfaitement disposés. Sur une petite place, un groupe de danseurs hip-hop fait une démonstration ; les

passants sourient, s'arrêtent, applaudissent. Les bâtiments des avenues rappellent la période soviétique, dans le plus pur style stalinien. Mais dans les rues adjacentes, les façades sont de tendance classique, parfois peintes en vert pâle, bleu ou rouge. Quant aux blocs d'immeubles, ils sont plutôt du côté est du fleuve Dniepr qui divise la ville en deux. Une capitale vallonnée avec de nombreux espaces verts, et où de beaux châtaigniers longent les rues.

En descendant près du fleuve, à environ deux kilomètres de Maïdan, se trouve Podil, l'ancien quartier juif. L'écrivain Mikhaïl Boulgakov y vécut une partie de son adolescence, au numéro 13 de la rue Saint-André, maison cossue devenue musée. Aujourd'hui, c'est le quartier un peu bohème, des jeunes y tiennent des petits cafés décorés simplement mais avec goût. *« Nous n'avons pas d'addition ici, vous donnez ce que vous voulez, dans ce pot, juste là »*, explique gentiment la serveuse d'un bistrot situé à l'angle d'une vieille bâtisse décrépie mais toujours noble. Dans le coin, un couple fume le narguilé, une touche orientale que l'on retrouve dans la plupart des bars et restaurants de Kiev. Même si la ville est évidemment slave, qu'on y parle ukrainien et surtout russe.

Entre les jeunes de Podil, les conversations rejoignent celles d'autres jeunes, d'autres grandes villes. Mais la situation

à l'est reste néanmoins omniprésente. *« J'ai dit à mes amis russes qu'ils étaient les bienvenus à Kiev, mais je n'ai pas l'intention d'aller en Russie ou en Crimée, en tout cas pas avant longtemps »*, confie Illia en buvant tranquillement son café. Aucune agressivité dans la voix de ce jeune trentenaire passionné de photos, mais de la résignation. *« C'est comme si vous étiez malade et que votre voisin en profite pour voler des choses chez vous »*, ajoute-t-il. A côté de lui, Svetlana, jeune avocate, semble davantage désespérée... *« J'ai un appartement en Crimée, au bord de la mer Noire, mais maintenant que la région appartient aux Russes, je n'ai plus envie d'y aller, je ne sais pas quoi faire. »*

Le soir tombe sur Podil, mais le quartier reste animé. Bientôt, la bière et la vodka remplaceront les chocolats chauds. Une autre ville se réveille.

KIEV, LA NUIT

Dans une rue qui remonte la colline depuis Maïdan, bars et restaurants se touchent, chacun savamment illuminé. A l'intérieur de l'un d'eux décoré dans les tons marron avec quelques touches de couleurs vives, l'ambiance est plutôt chaude. Il est 22 heures. Les cocktails au bar se succèdent, des serveurs très « à la mode » déambulent entre les tables. Il y a même un DJ, près du bar. Un groupe de trois jeunes filles dansent langoureusement sur sa musique électro jazz. Vers minuit, la salle s'agite, certains ont décidé de continuer la soirée ailleurs.

Place Bessarabka, à quelques encablures de Maïdan. C'est ici que la nuit kiévoise va prendre toute son ampleur. Plusieurs boîtes de nuit situées au cœur d'une grande galerie marchande accueillent les noctambules. L'une d'elles est à ciel ouvert, entouré d'immenses toiles blanches en forme de voiles. Mais c'est à l'entrée du passage que se trouve l'endroit le plus prisé, au onzième étage d'un grand immeuble. Pas facile de passer la barrière des videurs ; jusqu'à ce que l'un d'eux, un Ukrainien d'origine camerounaise, se montre enfin sympathique.

Une heure du matin. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur « le » club de

Kiev. Le lieu n'est pas très grand, une vingtaine de tables entourent la piste de danse. A l'autre bout de la salle principale, une petite terrasse domine le centre ville, avec un second bar et un second DJ. L'ambiance est électrique, la musique électronique. Quant à la présence féminine, elle est explosive, beaucoup de mannequins, semble-t-il. Les hommes, un peu plus discrets, sont surtout là pour payer la table : de 400 à 600 euros, un forfait qui permet d'être servi en alcool, plats chauds et fruits jusqu'au petit matin.

Antonio est un habitué du lieu. Ingénieur espagnol travaillant pour une société de construction, il vadrouille entre Kiev et Tbilissi, en Géorgie. Et a aussi vécu à Bucarest pendant plusieurs années. *« L'endroit n'est pas très grand car peu peuvent se permettre ce genre de soirée. (...) L'économie souffre à cause de la crise avec la Russie, la monnaie (la grivna, ndlr) a subi une dévaluation de 80% en quelques mois. Mais bientôt cette ville et ce pays vont connaître un boom similaire voire plus important qu'en Roumanie »*, assure-t-il, lucide malgré l'heure qui tourne, et les boissons. *« Plusieurs quartiers de Kiev n'ont plus l'eau chaude à cause des coupures de gaz de Gazprom (le géant énergétique russe, ndlr). Chez moi, j'ai une centrale indépendante, mais sinon... »*.

Difficile d'imaginer que l'eau chaude est un problème au quotidien au milieu de cette nuit plutôt torride. Et que le salaire moyen en Ukraine ne dépasse pas 200 euros. Cinq heures du matin. Le club reste bien rempli. Passe un plateau de brochettes de viande grillée accompagné d'une bouteille de Cognac avec cinq grands verres ballon. La commande est pour une table un peu en retrait, où un homme petit et gros fume le cigare, entouré de quatre

superbes jeunes femmes et d'autres acolytes. Sans doute la Ferrari garée à l'entrée, peinte couleur camouflage, lui appartient. Six heures et demie. Sur la petite terrasse, les premiers rayons de soleil effacent doucement les spots du club. La musique est moins rythmée, les derniers clients prennent la sortie bruyamment, certains en titubant.

Maïdan au petit matin. La place est silencieuse, émouvante et majestueuse. Plus qu'en pleine journée, on ressent davantage ce qu'elle a vécu. A l'esprit, les mots de cette jeune Ukrainienne à l'anglais impeccable, Anna, rencontrée la veille... *« Cela m'a touchée de voir que beaucoup de pays de l'Ouest étaient avec nous. L'Ukraine est européenne, nous avons besoin de votre soutien. »*

Laurent Couderc
Photos : Alexandre Pichko



L'avenue Khrehtchatik, la principale avenue de Kiev.



Grâce à un répertoire déjà incroyablement étendu, Tiberiu Soare est l'un des chefs d'orchestre les plus appréciés parmi la jeune génération. Souvent en concert à l'étranger, il dirige aussi les orchestres de Radio Roumanie.

BELLE
ouverture



Regard : Une première question un peu ludique... Quelles sont les trois tonalités qui vous décrivent le mieux ?

Tiberiu Soare : Je dirais tout d'abord le Sol majeur, parce que c'est ce qui sonne le mieux sur un violon, et c'est l'instrument qui m'a introduit dans le monde de la musique, à l'âge de cinq ans. Il est vrai que le Ré majeur est en général très aimé par les violonistes, mais le Sol majeur reste mon favori. Et puis la première pièce que j'ai apprise, un concerto de Vivaldi, était en Sol majeur. Enfin, le Sol majeur est plutôt tempéré par rapport au Ré majeur, qui a une brillance un peu trop forte à mon goût. La deuxième tonalité serait Mi

mineur, qui sûrement sait me décrire. Il est la relative mineure du Sol majeur, mais ce n'est pas là la raison pour laquelle cette tonalité m'attire. Mi mineur a une certaine nostalgie dépourvue de tragique. Et la troisième tonalité que je préfère est le Mi bémol majeur, grâce aux états qu'elle peut induire.

Le 25 octobre vous serez à l'Athénée roumain pour un concert de charité avec la pianiste Alexandra Dariescu, événement célébrant l'anniversaire du roi Michel...

Effectivement, et c'est un honneur d'être invité par la fondation Principesa Margareta pour diriger un

orchestre de jeunes boursiers de cette organisation. Il s'agit de musiciens attentivement sélectionnés après un examen rigoureux. Pour moi, c'est une joie, j'ai toujours aimé travailler avec les jeunes.

Les arts ont-ils d'une certaine façon besoin de la monarchie ?

La monarchie, comme état d'esprit, est d'après moi importante. En ce sens, elle ne disparaîtra jamais. On racontera toujours des histoires aux enfants avec un prince et une princesse, ou bien avec un roi qui part en voyage. Cet archétype du roi est profondément ancré dans notre subconscient et dans

nos âmes. Par conséquent, selon moi, la royauté est et restera une source d'inspiration pour les artistes.

Comment gérez-vous votre communication, notamment vis-à-vis des médias ?

Certains musiciens n'aiment pas donner d'interviews. De mon côté, je pense que c'est important, mais pas non plus essentiel. Vous pouvez être un artiste extraordinaire et un mauvais communicant, cela dépend du tempérament de chacun. Il y a aussi des artistes qui éprouvent une joie immense à partager ce qu'ils découvrent, ils ont envie de transmettre ce qui les a touchés. Parfois, on ressent aussi le besoin de partager les sentiments par lesquels on passe dans les coulisses. Et puis les interviews peuvent s'avérer très intéressantes et démontrer des idées reçues. Par exemple, on pourrait croire qu'un chef d'orchestre passe le plus clair de son temps sur scène à répéter avec son orchestre. En réalité, il étudie surtout la partition. Bien connaître la pièce est son premier objectif ; il ne doit pas l'apprendre par cœur, mais la comprendre. Ses lec-

tures, les expositions d'art, les films, faire l'expérience de la vie dans son ensemble est nécessaire à la compréhension d'une partition. Etre assis sur un banc et contempler la chute d'une feuille, suivre ce parcours est une expérience qui peut être traduite au niveau musical.

« Etre assis sur un banc et contempler la chute d'une feuille, suivre ce parcours est une expérience qui peut être traduite au niveau musical »

Le public doit-il « suivre » un musicien en dehors de la scène pour mieux le comprendre ?

Probablement, oui. Souvent les éclaircissements offerts par un musicien après ou avant l'acte artistique mènent vers une meilleure compréhension de la pièce écoutée. Cela peut changer totalement la perspective. Je crois que le public a besoin de savoir ce qu'un musicien pense d'un ouvrage ou de son art, cela accroit en quelque

sorte la qualité du produit culturel, il y a un autre niveau d'attente. Cela m'est personnellement arrivé plusieurs fois. Un exemple, le chef d'orchestre Sergiu Celibidache. J'ai commencé par le connaître en lisant un article sur lui. Puis j'ai voulu savoir ce qu'il avait réalisé sur le plan artistique, cet article a réveillé ma curiosité. Je ne dis pas que je le comprends parfaitement aujourd'hui, mais j'en sais davantage, et je l'écoute différemment.

Que faites-vous pendant votre temps libre ?

J'aime jouer au foot. Je suis dans la même équipe que Răzvan (Răzvan Suma, violoncelliste, ndlr), et je joue aussi avec d'autres musiciens de l'Orchestre national de la radio, ou de l'Opéra. J'aime aussi lire, je ne peux pas imaginer ma vie sans livres. Je ne peux pas dormir sans avoir lu avant. Et je porte toujours un livre sur moi. Si je n'ai pas de livre, alors je prends une partition. Mais j'ai vraiment besoin de lire quelque chose.

Propos recueillis par Petra Gherasim
Photo : Daniel Mihăilescu



Cannes à Bucarest



Le Festival des Films de Cannes à Bucarest revient cette année entre le 24 et le 30 octobre aux cinémas Patria, Studio et Elvire Popesco (salle de l'Institut français), avec des dizaines de films de Cannes 2014 en première, plusieurs invités et événements. L'année dernière, plus de 11 000 spectateurs avaient assisté à ce festival créé par Cristian Mungiu (Palme d'or 2007 avec *4 mois, 3 semaines, 2 jours*).

Le réalisateur, scénariste et producteur français Bertrand Tavernier sera présent, le festival lui dédiant une rétrospective. Plusieurs de ses films, parmi lesquels *Capitaine Conan* – filmé en Roumanie –, *Quai d'Orsay* ou *La Princesse de Montpensier*, seront projetés.

Michel Hazanavicius, qui a gagné l'Oscar du meilleur film et du meilleur réalisateur avec *The Artist*, viendra avec son dernier film, *The Search*. Ce long métrage suit le destin de quatre personnages dans la seconde guerre de Tchétchénie, en 1999. Bérénice Bejo, invitée également à Bucarest, y tient le rôle principal (photo).

Sergei Loznitsa parlera du conflit entre l'Ukraine et la Russie, à la première de son documentaire sur les protestations de Kiev, *Maidan*. De son côté, Radu Mihăileanu racontera l'aventure de *Caricaturistes, fantassins de la démocratie*, un documentaire réalisé par Stéphanie Valloatto qui suit à travers le monde douze dessinateurs de presse engagés. Le Hongrois Kornél Mundruczó sera aussi là avec son nouveau film, le gagnant du prix Un Certain Regard, *White God*.

Et pendant toute la durée du festival, les spectateurs auront l'opportunité de voir la plupart des films primés à Cannes : *Winter Sleep*, de Nuri Bilge Ceylan (Palme d'Or), *Le Meraviglie* (Grand Prix), *Foxcatcher* (Prix de la mise en scène), *Leviathan* (Prix du scénario), *Maps to the Stars* (Prix d'interprétation féminine pour Julianne Moore), *Adieu au langage*, de Jean-Luc Godard (Prix du Jury), *Les Combattants* (Prix de La Quinzaine des réalisateurs), et *The Tribe* (Grand Prix de La Semaine de la critique).

Florentina Ciuvercă
Photo : D.R.

Zebra
Amicalement
vôtre,
Mihaela
Dedeoglu.

Du lundi au
vendredi,
de 10h à 13h.



ACTION CEREFREA

Du 21 au 22 novembre se tiendra le Salon de la recherche en sciences humaines et sociales au CEREFREA (6, rue Emile Zola, Bucarest). Le CEREFREA (Centre régional francophone de recherches avancées en sciences sociales) accueillera une série de tables rondes, conférences et séminaires sur les thématiques suivantes : « Les transformations des démocraties d'Europe centrale et de l'Est depuis 1990 : nouveaux rôles, nouveaux acteurs », « La bonne gouvernance », « Inclusion sociale et Urbanisme ». Un salon du livre en sciences humaines et sociales ainsi que des ateliers pratiques et des stands d'informations sur les financements de la recherche et les opportunités de mobilité seront également organisés autour de cet événement.

Source : IFR



Le français
est une chance
francophonie.org

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

EAU DE CULTURE

« Nous avons voulu prouver qu'il était possible de le faire... », affirme l'architecte Constantin Gorcea, coordinateur d'un projet pilote en Roumanie, « l'Usine d'eau » (Uzina de apă) de Suceava, premier centre culturel installé au sein d'un monument d'architecture industrielle non classé. Inauguré le 12 août 1912, l'édifice témoignait de l'essor économique et de la modernité de cette petite ville située, à l'époque, sur la frontière orientale de l'Empire austro-hongrois. Un siècle plus tard, l'usine est en déliquescence, comme tant d'autres grands bâtiments du pays. Mais avec le soutien de la municipalité de Suceava et de quelques sponsors, la filiale locale de l'Ordre des architectes de Roumanie décide de sauver l'usine. Quelque 400 000 euros plus tard, « l'Usine d'eau » rouvre ses portes le 10 août 2012, en tant que centre d'architecture, de culture urbaine et paysagère. Le lieu revendique également sa vocation francophone qu'il affiche jusque dans ses outils de communication ; « l'Usine d'eau » a d'ailleurs lancé, cet été, un programme de résidences en coopération avec l'Association parisienne des artistes roumains. Pour Constantin Gorcea, cet espace est le banc d'essais d'un réseau de centres que l'Ordre des architectes de Roumanie a l'intention de créer à travers tout le pays... « On a vraiment besoin de culture urbaine dans nos villes. » Plus d'infos sur : www.uzina-deapa.com et www.facebook.com/uzinadeapa. A.P. Photo : D.R.



Orient Baroqu' Express



Reliant Paris à Istanbul par un fil musical du 17^{ème} siècle, l'ensemble « Cordis et Organo » a récemment fait halte à Bucarest, à l'ambassade de France (12 septembre dernier), et à l'Eglise luthérienne (14 septembre), de même qu'à Cluj, Pitești et Slobozia. Comme jadis le train mythique, la tournée « Orient Baroqu' Express », aiguillée par l'Institut français de Bucarest, a souhaité « mettre en exergue ce qui rassemble les Européens depuis des siècles, car la musique est toujours un lien avant-coureur par rapport à tout autre élément politique ou social », précisait Jean-Christophe Leclère, directeur de l'ensemble. « Cordis et Organo » a pour vocation première la mise en contact de musiciens des quatre coins du continent – une soprano d'origine roumaine, Ruxandra Ibric-Cioranu, figure parmi les membres de l'ensemble. Avec un répertoire très divers allant de Monteverdi à la compositrice virtuose Barabara Strozzi, en passant par Dimitrie Cantemir. Un choix conçu précisément pour illustrer « le rôle des pays roumains en tant que plaque tournante du transfert de la culture occidentale vers l'Orient, et des influences levantines vers l'Ouest. (...) Le répertoire du 17^{ème} est plus cosmopolite que tout autre discours musical inventé depuis », souligne encore Jean-Christophe Leclère. La dimension pédagogique de cette tournée s'est notamment révélée lors du concert de Slobozia (sud du pays), présenté devant un public très jeune, âgé de 10 à 15 ans. « Ils étaient fascinés par ces harmonies dont ils n'avaient jamais entendu une note, affirme Jean-Christophe Leclère. En écoutant les accents orientalistes, ils se sont exclamés : "ça, c'est de la musique de chez nous..." ». A.P. Photo : D.R.



Ily a Cuca

Réintégrer des maisons abandonnées d’architecture campagnarde et intéresser les jeunes générations aux métiers traditionnels en voie de disparition... C'est la mission du Centre culturel de Cârțișoara (CUCA), commune située à environ 40 km à l'est de Sibiu, dans le centre du pays.



« Depuis 2010, on essaie de mettre en place quelque chose d'un peu utopique », sourit Ovidiu Daneș, décrivant son petit village de maisons en bois planté près de Cârțișoara. Avec deux autres complices de la petite Fondation Dala, il a longuement étudié les villages transylvains désertés par leurs habitants. Se heurtant à l'indifférence des pouvoirs publics, Ovidiu a cherché des solutions alternatives pour sauver au moins quelques maisons ayant une certaine identité et un esthétisme. C'est ainsi qu'est né le centre CUCA, acronyme de « culture à Cârțișoara », un terrain inespéré d'expérimentations pour « les architectes, les anthropologues, les ethnologues, de façon générale pour tous les gens curieux, et notamment intéressés par le travail du bois ». En cinq ans, quatre édifices de trois régions différentes (Făgăraș, Apuseni et la contrée des Sicules) ont été transplantés à Cârțișoara – où Ovidiu a passé son enfance. Un travail de restauration bénéficiant de l'expertise des spécialistes du Musée national Astra de Sibiu, mais surtout de l'enthousiasme de dizaines de volontaires. « Pour nous trouver, il suffit de demander à Cârțișoara le musée des Français », précise Paul Breazu, l'un des organisateurs du festival CUCA, qui s'est déroulé en août. Car les bénévoles francophones affluent, aiguillés par « Rempart », un réseau français d'associations au service du patrimoine, partenaire du projet. « Mais ce que nous faisons ici n'a rien à voir avec un musée », souligne Ovidiu Daneș. L'enjeu, selon lui, c'est de constituer une communauté d'artistes, de chercheurs, d'architectes, de volontaires et de gens des lieux qui puissent servir de lien entre deux univers que tout sépare, la ville et la campagne. Les maisons reconstituées du centre seront habitables et accueilleront « des artistes en résidence, des événements culturels, des formations liées aux métiers traditionnels, à la transformation des produits agricoles », précise Ronan Legendre, coordinateur du chantier international qui accompagne le projet depuis le début. « Plus réceptifs que les adultes, les enfants de Cârțișoara ont été fascinés lors du premier festival CUCA », se réjouit Paul Breazu. Un moulin à eau, futur atelier à papier et imprimerie, rejoindra bientôt le centre. Avant d'autres bâtisses, « toujours sur la durée, afin de ne pas abîmer le paysage naturel spectaculaire de l'endroit », assure Ovidiu. CUCA est un organisme vivant qui saura quand et s'il peut se développer par lui-même ». Andrei Popov. Photo : D.R.

Pour plus d'informations (notamment sur les possibilités de volontariat) : www.dala.ro

6EME DIALOGUE CULTUREL EUROPE-CHINE

Comment créer des espaces publics agréables et quel est le rôle des artistes dans cette démarche ? C'est la question qui animera le 6ème Dialogue culturel Europe – Chine, organisé à Bucarest du 16 au 18 octobre, réunissant intellectuels, artistes et décideurs en matière de culture. L'idée de cette rencontre est notamment de proposer des solutions pour améliorer la qualité de vie des citoyens, aussi bien en Europe qu'en Chine. L'organisation d'un Dialogue culturel Chine-Europe remonte à 2008, année de la première manifestation de ce type à Pékin. Les conférences suivantes ont eu lieu en 2009 à Copenhague, en 2010 à Shanghai, en 2011 à Luxembourg, et en 2013 à Xi'an (Chine). Parallèlement au Dialogue, toujours du 16 au 18 octobre, le Cluster EUNIC de Roumanie (European Union National Institutes for Culture), présidé par Benoît Rutten, organisera la 4ème édition du Salon européen de la bande dessinée. Les thèmes principaux de cette édition seront également la ville et l'espace public. Le Salon aura lieu au 4ème étage du Musée national d'art contemporain (www.mnac.ro). Source : Délégation Wallonie-Bruxelles de Bucarest. M.C.

MIEUX COMPRENDRE LA ROUMANIE

L'Accueil français et francophone de Bucarest (AFB), avec l'appui de l'Institut français de Bucarest, organise un cycle de conférences

afb

INSTITUT FRANÇAIS
BUCAREST

Les conférences se déroulent les mercredis de 9h15 à 11h15, à la Salle Elvire Popesco de l'Institut français de Bucarest (77 Bd Dacia), et à la Salle Pipera (147, Erou Iancu Nicolae, Ilfov)

Accès aux membres de l'AFB
Renseignements et modalités pratiques : www.bucarestaccueil.com
Courriel : conferences.bucarestaccueil@gmail.com

Au programme d'octobre 2014 à janvier 2015

- 01/10 La Roumanie au-delà des clichés (Pipera)
- 08/10 Les enfants des rues de Bucarest (Pipera)
- 15/10 L'âme roumaine au travers de la Mioritza (Pipera)
- 12/11 Dracula : le prince et le vampire (IFB)
- 26/11 La monarchie roumaine et le rêve de la Grande Roumanie (IFB)
- 10/12 Les origines historiques de l'orthodoxie en Roumanie (Pipera)
- 17/12 Rites et fêtes orthodoxes (Pipera)
- 07/01 Les origines latines de la Roumanie (IFB)

MA ROUMANIE, CHRONIQUE D'UN AMATEUR

« Chaque matin, à l'aube, l'Europe s'éclaire d'abord en Roumanie »



Un regard subjectif : Richard Edwards raconte « sa Roumanie » à travers ses chroniques

Richard Edwards vit en Roumanie depuis plusieurs années. Loin d'être un expatrié, il est devenu un habitant de ce pays qui l'intrigue et le fascine. Spécialiste de la remise en vie du patrimoine, il s'inscrit, au sein de son cabinet ATLANTE, dans cette démarche : « De la mémoire des lieux à l'espace du vivant. »

C'est ainsi qu'il regarde la Roumanie, avec une chronique hebdomadaire en français sur les ondes de Radio România International.

maroumanie.net



La chronique

DE MATEI MARTIN

STATUE AVEC STATUT

C'est l'une des dernières œuvres de Constantin Brâncuși se trouvant encore en Roumanie. Les héritiers du propriétaire, expropriés par le régime communiste dans les années 1950, ont récemment réussi à récupérer, après un long procès, la statue, et l'ont confiée au Musée national de Cotroceni. La valeur estimée de *Sagesse de la Terre*, réalisée au début du 20ème siècle par l'enfant terrible de la sculpture moderne, s'élève à vingt millions d'euros. Mais il sera difficile de trouver un acheteur.

D'abord parce que la statue a un statut particulier, c'est un trésor national protégé par une loi qui limite les droits du propriétaire. Ce dernier n'a notamment pas le droit de sortir définitivement la statue du territoire roumain. Et même pour une « exportation temporaire », il faudra obtenir d'abord un accord écrit de la part des autorités. De plus, le propriétaire est censé couvrir les charges d'entretien et la restauration de l'objet (seulement dans les ateliers approuvés par l'Etat), annoncer les éventuels dégâts, et ne pas le vendre avant que l'Etat n'exerce son droit de préemption.

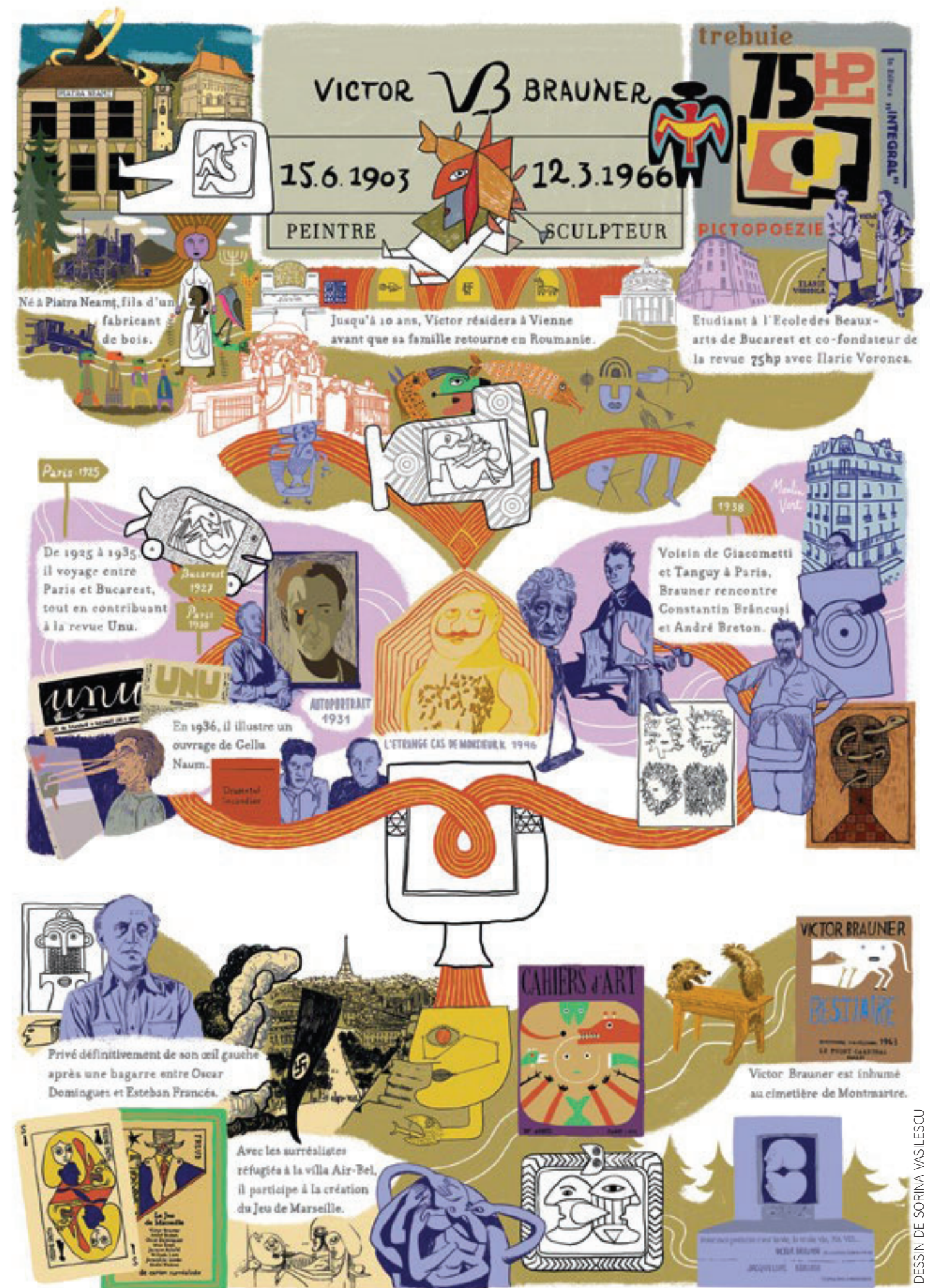


Cumințenia Pământului (*Sagesse de la Terre*) de Constantin Brâncuși, estimée à 20 millions d'euros. Photo : Mediafax

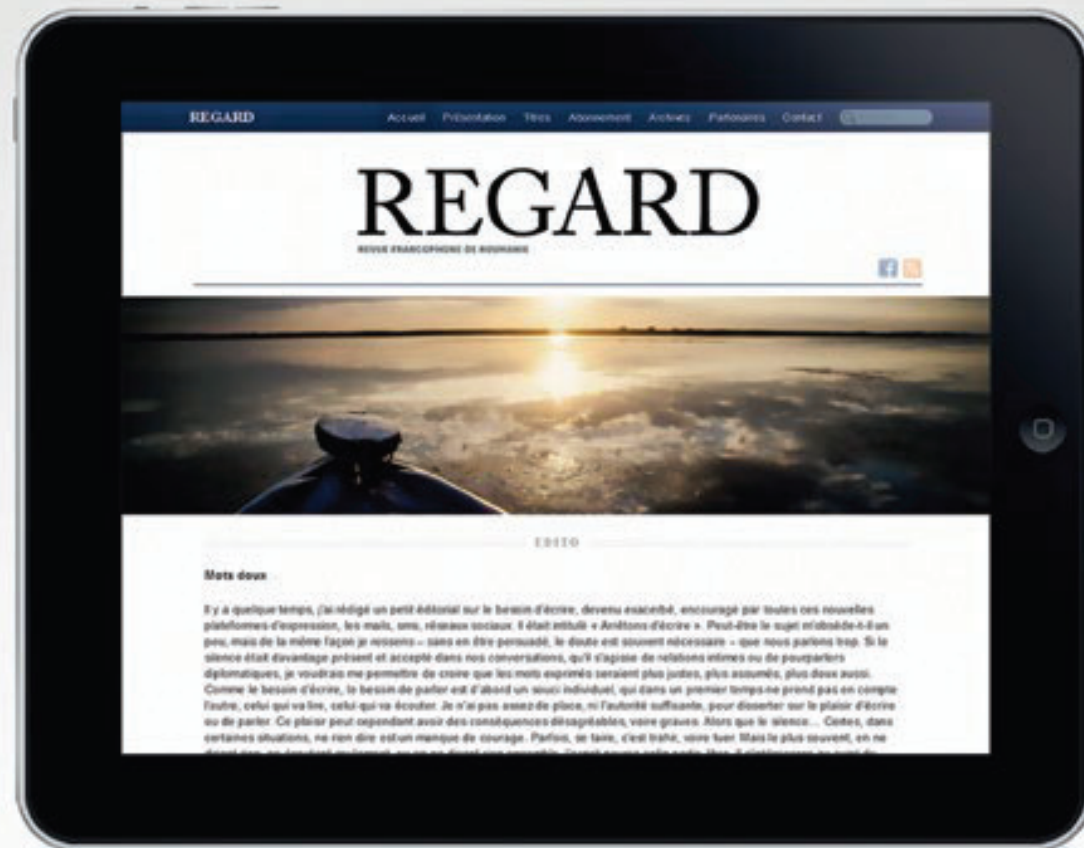
Ceci étant, la loi est, en plusieurs points, ambiguë. Tout d'abord, par le choix terminologique : « exportation » n'est pas un mot qu'on utilise dans le vocabulaire de l'Union européenne. Le propriétaire, quel qu'il soit, pourrait donc se prévaloir de cette ambiguïté et passer la frontière (de toute façon presque inexistante). Un cheik richissime (pléonasme) pourrait ensuite l'acheter pour décorer sa résidence d'Abu Dhabi. Car, dans beaucoup de pays occidentaux, aucune loi n'interdit la vente d'œuvres d'art obtenues de façon licite. Seule une convention permettra éventuellement à la Roumanie de récupérer par confiscation un objet déclaré trésor national sorti illicitement de son territoire. Récemment, plusieurs bracelets daciques en or massif ont ainsi pu être récupérés par les autorités.

Quoi qu'il en soit, un trésor national ne peut pas être vendu avant que l'Etat n'exerce son droit de préemption. Selon la loi, le ministère de la Culture « doit prévoir dans son budget les sommes nécessaires ». Mais le ministère n'a pas prévu ces sommes. Elles dépassent largement les financements alloués aux grands festivals de l'année en cours. Et comment pourrait-on prétendre mettre de côté vingt millions d'euros juste pour l'éventualité de l'achat d'un Brâncuși ?

Malgré le flou législatif, le Tate Modern Art de Londres serait intéressé, ainsi que deux acheteurs roumains qui auraient annoncé leur participation à la vente. Car le prix serait inférieur aux estimations. Au Palais Victoria, le Premier ministre Victor Ponta s'est plaint que la statue ait été rétrocédée de manière illicite, et que le gouvernement soit maintenant obligé de racheter un bien qui était déjà en sa possession. Il a tort, et il a raison. Il a tort, parce qu'il réfute une décision définitive et irrévocable rendue par la justice. L'objet d'art se trouvait en possession de l'Etat roumain car il avait été confisqué illégalement par les autorités communistes. Et il a raison de montrer du doigt un paradoxe. Au lieu de rétrocéder aux anciens propriétaires ce trésor national puis de le racheter, l'Etat aurait pu dès le début établir une loi qui dédommage en argent comptant, et non pas en nature. Enfin, que fera l'Etat avec cette statue, une fois achetée ? A Târgu Jiu, au sud-ouest du pays, se trouve l'ensemble monumental *La voie des héros*, avec *La colonne sans fin*, *La table du silence* et *La porte du baiser*. Patrimoine du même Etat roumain, ces œuvres capitales du même Brâncuși sont déjà mal protégées et loin de tout circuit culturel et touristique.



EN LIGNE...



Le site **www.regard.ro** accueille depuis plus d'un an de nombreux abonnés qui ont accès à tous les anciens numéros de la revue *Regard*.

Via notre site, vous pourrez également vous abonner à la version papier (l'abonnement numérique sera alors gratuit).

Il suffit de vous connecter...

www.regard.ro

AUTRE CONCERT

The Plastic People of the Universe s'est donné en concert le 25 septembre dernier à l'occasion de la fête nationale de la République tchèque. Ce groupe de rock psychédélique originaire de Prague s'inspire du Velvet Underground et de Frank Zappa. Bien connu pour son avant-gardisme, la troupe avait été interdite par le régime communiste tchèque dans les années 1970. A Bucarest, ils ont joué dans l'impressionnante salle de bal du Palais Bragadiru.

Texte et photo : Julia Beurq



KPMG
cutting through complexity™

KPMG Enterprise

KPMG Enterprise se consacre exclusivement à aider les propriétaires d'entreprises et les entrepreneurs à conférer de la valeur à leurs activités et à bâtir des entreprises prospères. C'est de fait notre seule raison d'être.

Contact
Jacqueline Laye, Director
Email: jlaye@kpmg.com

REVUE DE PRESSE

Regard présente ici une sélection d'articles de la presse internationale traitant de l'actualité roumaine.

Des millions d'euros de pots-de-vin dans l'affaire Microsoft

Plusieurs anciens ministres et hommes d'affaires roumains sont soupçonnés d'avoir reçu des millions d'euros de pots-de-vin de la part de revendeurs de logiciels Microsoft. Neuf ex-ministres sont officiellement visés dans ce dossier, selon le parquet anti-corruption (DNA), qui a demandé la levée de leur immunité afin de pouvoir lancer des poursuites à leur rencontre. (...) L'enquête de la DNA porte notamment sur un contrat visant l'achat de licences de la société américaine Microsoft, conclu en 2004 par le gouvernement roumain avec Fujitsu Siemens Computers, une société se présentant à l'époque comme distributeur unique de ces produits. (...) Le ministre des Communications entre 2008 et 2010, Gabriel Sandu, aurait ainsi reçu trois millions d'euros et réclamé

1,8 million d'euros supplémentaires pour favoriser deux compagnies. Deux hommes d'affaires, Dorin Cocos et Gheorghe Ștefan, auraient pour leur part reçu environ 13 millions d'euros au total en 2009 pour intervenir auprès du Premier ministre démocrate libéral Emil Boc et de deux de ses ministres en faveur de ces compagnies. (...) Selon la DNA, « sur les 54 millions de dollars versés par le gouvernement (dans le cadre du contrat incriminé, ndlr), 20 millions ont représenté des commissions réclamées par les personnes impliquées, aussi bien au sein de ministères que de compagnies privées ».

Les Echos, quotidien français d'informations économique et financière, 01/10/2014

Pour se faire réélire, mieux vaut tourner sa veste à temps

A moins de deux mois de l'élection présidentielle, (...) le gouvernement de Victor Ponta a concocté une ordonnance d'urgence qui permet aux élus locaux de changer de bords politiques pendant 45 jours. Ce texte suspend une disposition datant de 2006 qui sanctionnait les élus locaux par la perte de leur mandat, si ces derniers décidaient de changer de formation politique en cours de route. (...) La « migration » a tout de suite commencé dans un seul sens. Les maires quittent les partis d'opposition pour rejoindre ceux de la coalition gouvernementale de Victor Ponta, qui est donné favori pour l'élection présidentielle des 2 et 16 novembre prochain. Les libéraux ont subi de gros dégâts, notamment en perdant le maire de la ville de Brăila, ancien port au bord

du Danube. (...) Du côté des démocrates libéraux, l'hémorragie est également patente, notamment dans le milieu rural. 32 maires de communes ont déjà annoncé avoir quitté le parti de Vasile Blaga pour rallier celui de Victor Ponta. Une attirance massive pour les partis au pouvoir qui s'explique par le fait que c'est le gouvernement qui répartit le budget des administrations locales. Les représentants de l'Alliance chrétienne libérale (ACL) ont annoncé vouloir contester cette ordonnance auprès de la Cour constitutionnelle (CC) en espérant que les magistrats l'annulent.

Le Courrier des Balkans, journal francophone en ligne, 25/09/2014

Ukraine-Roumanie : régime des visas simplifié

Les Premiers ministres ukrainien et roumain ont signé un accord bilatéral supprimant les visas pour les habitants des régions frontalières des deux pays. « Les quelque 500.000 Ukrainiens qui résident dans un rayon de 30 km de la frontière roumaine pourront se rendre en Roumanie sans visa, et les Roumains pourront aussi traverser notre frontière sans visa conformément à la législation ukrainienne », a indiqué le Premier ministre ukrainien Arseni Iatseniouk, qui a signé l'accord pour Kiev. M. Iatseniouk a remercié la Roumanie

pour avoir été la première à ratifier l'accord d'association Ukraine-UE signé en juin. L'Ukraine et l'Union européenne ont allégé le régime des visas le 1er juillet dernier, et Kiev œuvre pour l'abrogation des visas avec l'UE. Selon les experts, le nombre de migrants clandestins ukrainiens dans l'UE risque de quadrupler ces dix prochaines années en cas de simplification du régime des visas.

RIA Novosti, Agence de presse russe, 02/10/2014

Crimes communistes : premier procès d'un tortionnaire présumé en Roumanie

Le commandant de l'une des plus terribles prisons communistes roumaines est jugé à Bucarest pour crimes contre l'humanité lors d'un « Nuremberg roumain », premier réquisitoire contre le régime totalitaire renversé il y a près de 25 ans. « Ce procès est particulièrement important car pour la première fois, un instrument de la terreur communiste comparaitra devant la justice », indique le président de l'Institut roumain de recherche sur les crimes du communisme, Radu Preda. (...) D'autres procès devraient suivre, trente-cinq autres tortionnaires présumés étant dans le collimateur de la justice. Alexandru Vișinescu, 89 ans, est

accusé d'avoir instauré un « régime d'extermination » à Râmnicu Sărat, qu'il dirigea entre 1956 et 1963. « En tant que commandant, l'inculpé (...) a soumis les détenus politiques à des conditions de nature à entraîner leur destruction physique, en les privant de soins médicaux, de nourriture et de chauffage et en leur infligeant de mauvais traitements », indique l'acte d'accusation. Au moins 14 détenus en sont morts. M. Vișinescu se défend, affirmant avoir simplement « obéi aux ordres ». Il risque la prison à perpétuité. (...)

Le Nouvel Observateur, hebdomadaire français, avec l'AFP, 13/09/2014



Où trouver Regard ?

Kiosques



La chronique

DE LUCA NICULESCU

AFFAIRES EXPLOSIVES

Même pour un pays habitué aux scandales de corruption, ce qui se passe ces derniers mois est d'une ampleur peu commune. Revenons aux faits. Neuf anciens ministres sont aujourd'hui accusés d'avoir touché d'énormes pots-de-vin, dans une série de contrats visant l'informatisation des écoles roumaines avec des licences Microsoft. Selon le Parquet, 40 pour cent de la somme déboursée par l'Etat roumain aurait représenté des commissions pour des tiers. L'affaire est « extraordinaire », elle touche toute la classe politique roumaine, droite et gauche confondues, et pèse sur la campagne électorale, dans un pays où la population se déclare dépitée par la classe politique.

L'autre affaire porte le nom du géant européen EADS. Voici dix ans, le gouvernement socialiste dirigé par Adrian Năstase avait signé un contrat avec la filiale allemande du groupe européen pour sécuriser les frontières roumaines, en vue de la prochaine adhésion du pays à l'UE. Montant du contrat : plus de 730 millions d'euros. Selon le Parquet, 15 pour cent de cette somme aurait représenté des pots-de-vin pour des hommes politiques ou compagnies roumaines. Selon plusieurs sources, quand les noms impliqués dans cette affaire seront dévoilés, « l'effet sera celui d'une bombe atomique ».

Le fait que ces deux scandales éclatent alors que la Roumanie est en période électorale et se prépare à clore un cycle politique avec le départ de Traian Băsescu est-il une coïncidence ? Probablement pas, mais peu importe. Ces affaires montrent de façon flagrante comment la politique et l'économie s'entremêlent. Après avoir lancé d'autres dossiers de corruption et condamné d'anciens hauts responsables à de lourdes peines de prison, la justice roumaine se trouve aujourd'hui face à un examen d'une tout autre ampleur qui risque de faire exploser l'ensemble du paysage politique roumain. Si les accusations des procureurs se révèlent vraies, aucun parti politique, de droite ou de gauche, ne sera épargné. D'autres questions se posent alors aux Roumains : Pourront-ils changer le système de financement des partis, qui engendre des dépenses énormes et pour lequel on a coutume de faire appel à des sources peu claires ? Seront-ils capables d'exiger une réforme en profondeur de la classe politique ? Réponse dans quelques mois, quand la fumée des affaires se dissipera.

Luca Niculescu est rédacteur en chef de RFI Roumanie.

REGARD EST UNE PUBLICATION DE
FUNDATIA FRANCOFONIA

Président
Bruno Roche

Comité de direction
Laurent Couderc, Serge Gonvers,
Jacqueline Laye, Bruno Roche

Rédacteur en chef
Laurent Couderc

Secrétaire générale de rédaction
Cătălina Kahn

Ont participé à la rédaction de ce numéro
Julia Beurq, Mihaela Cărbunaru, Florentina
Ciuvercă, Carmen Constantin, Daniela
Coman, Laurent Couderc, Nicolas Don,
Dimitri Dubuisson, Petra Gherasim, Laure
Hinckel, Matei Martin, Jonas Mercier Mure-
Ravaud, Luca Niculescu, Dan Popa, Andrei
Popov, Benjamin Ribout, Răsvan Roceanu,
Mihaela Rodină, Michael Schroeder, Ioana
Stăncescu, Bogdan Stănescu, Luiza Vasiliu,
Marlène Vitel, Isabelle Wesselingh

Maquette
Anamaria Pravencu

Agences, photos et illustrations
Julia Beurq, Dimitri Dubuisson, Daniel
Mihăilescu, Corina Eredenta Moldovan-
Florea, Alexandre Pichko, Benjamin Ribout,
Irina Stelea, Sorina Vasilescu, Mediafax

Imprimerie
Imprimeria Arta Grafică

Web Master
Marius Weber

REGARD remercie vivement ses partenaires



Abonnez-vous dès maintenant à **REGARD**
Pour vous abonner ? C'est simple !

en ligne
par e-mail: catalina@regard.ro
ou
via le site Internet www.regard.ro

par téléphone
+ (4) 0742 204 402



**OU BIEN, RENDEZ-VOUS À L'AGENCE CHARLES
DE GAULLE POUR CLIENTÈLE INTERNATIONALE**

DEVELOPPONS ENSEMBLE L'ESPRIT D'EQUIPE



GROUPE SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour toutes transactions bancaires et services conçus pour une clientèle internationale, visitez l'agence BRD de Calea Dorobantilor 239. Ouvert du Lundi au Vendredi de 9h à 17h. Tél.: +40(0) 21 318 26 97.